

La vie et les actes d'Abba Syméon, le Fou en Christ,

rapportés par Léontios, évêque de Néapolis



Ceux qui aspirent à l'honneur d'être des guides doivent enseigner par leur propre exemple, en donnant le modèle d'une vie vertueuse et agréable à Dieu, car selon la parole de Dieu : «Que votre lumière brille ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient notre Père qui est dans les cieux.» Qu'ils ne s'efforcent pas d'instruire, de corriger et de guider les autres avant de s'être instruits et purifiés eux-mêmes, en suivant les commandements de Dieu, et d'oublier de pleurer leurs propres morts. par souci du prochain, et que s'accomplisse en eux la parole de vérité prononcée à leur sujet : «Celui qui enfreint l'un de ces moindres commandements et qui enseigne aux hommes à faire de même sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux», et aussi : «Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton œil, et alors tu verras clair pour ôter la paille de l'œil de ton frère.» C'est pourquoi celui qui, avec sagesse, a écrit les actes des apôtres dit du grand et vrai Dieu, notre Maître : «...ce que Jésus a fait et enseigné dès le

commencement.» Et Paul, le vase d'élection, reprenant les Romains, écrivit : «Comment se fait-il que vous, qui enseignez les autres, ne vous instruisiez pas vous-mêmes ?»

Puisque nous ne pouvons enseigner par notre propre justice, étant accablés par le péché, par les récits de ceux qui ont peiné à la sueur de leur front, donnons-vous maintenant une nourriture incorruptible, qui fortifie nos âmes pour la vie éternelle. Car le pain nourrit le corps, et la parole de Dieu éveille souvent l'âme à la vertu, surtout chez ceux qui sont lâches et négligent la vie de Dieu. Pour ceux qui sont zélés et dont les pensées sont tournées vers Dieu, la connaissance qui conduit au bien et éloigne le mal suffit à leur instruction. Mais ceux qui sont plus mauvais qu'eux ont besoin de la loi écrite. Si quelqu'un s'égare du premier ou du second chemin vers la vertu, il doit être incité à aimer Dieu par l'exemple du zèle d'autrui, qu'il peut voir et entendre, afin qu'il puisse se libérer de la torpeur de son âme et s'engager sur le chemin escarpé et difficile, et atteindre ainsi la vie éternelle. Il nous appartient et nous avons le pouvoir de dédaigner les biens éphémères de ce monde pour les biens futurs, ou, inversement, de renoncer à d'innombrables biens pour les biens de ce monde. La vérité de ceci est confirmée par les saints de Dieu qui nous ont précédés, des hommes par nature semblables à nous, et plus particulièrement par ceux qui ont brillé comme des flambeaux à notre époque. L'un de ces luminaires – et plus glorieux encore que beaucoup d'autres – fut le sage Syméon. Car il atteignit une telle pureté et un tel détachement que, ayant enduré tout ce qui, pour un homme charnel et passionné, est considéré comme impureté, mal et obstacle à une vie vertueuse, cet homme juste, tel une perle pure, demeura immaculé (je parle de son séjour en ville, de ses relations avec les femmes et des autres tentations terrestres). Il désirait ainsi démontrer à ceux qui sont faibles d'esprit ou qui invoquent leur faiblesse pour justifier leur manque de droiture, le pouvoir qu'il possède sur les démons du mal, pouvoir accordé par Dieu à ceux qui le servent de toute leur âme. Je demande à tous ceux qui entendent ou lisent ce récit de la vie angélique du saint de le méditer avec la crainte de Dieu et la foi inébranlable qui sied aux bons chrétiens. Car nous savons que les insensés et les imprudents penseront que nous nous éloignons de la vérité et que nous parlons de choses ridicules. Mais écoutez celui qui a dit : «Quiconque parmi vous se croit sage en ce siècle doit devenir fou, afin de devenir sage»; et encore : «Nous sommes fous à cause du Christ»; et encore : «Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes»; de sorte que vous ne verrez rien de ridicule dans les actions de ce véritable ascète, mais que vous vous en émerveillerez plus intensément et plus que de celles de ceux qui ont choisi une autre voie. Après une longue lutte, sans avoir besoin de guide, saint Syméon, comme lors d'une bataille où toute l'armée se dresse et où seuls quelques soldats, remplis de courage grâce à leur force, notamment grâce au Seigneur et aux armes qui les accompagnent, et grâce à leur longue et riche expérience militaire, quelques-uns parmi la multitude s'engagent dans un combat singulier contre l'ennemi, ayant vaillamment mené à bien ce glorieux combat. Revêtu de l'armure de l'Esprit, il a acquis la force contre les serpents et les scorpions, ayant éteint le feu de la chair par la rosée de l'Esprit, s'étant détourné de tout le luxe et de la gloire terrestre, comme d'une toile (et que dire de plus ?), comme d'un vêtement, s'étant revêtu d'humilité à l'extérieur comme à l'intérieur, ayant été jugé digne d'adoption selon la parole du «Cantique des cantiques» à propos d'une âme pure et sans passion : «Vous êtes tous beaux», dit le Christ à l'âme, «Vous êtes tous beaux, mes bien-aimés, et il n'y a point de tache sur vous.» «À toi», à l'appel du Seigneur, comme pour un combat singulier avec le diable, il quitta le désert pour le monde. Car il considérait injuste que, si honoré et exalté par Dieu, il méprisât le salut de son prochain; mais, se souvenant des paroles : «Tu aimeras ton prochain comme toi-même», adressées à celui qui n'avait pas dédaigné de prendre la condition d'esclave pour le salut d'un esclave, à l'image de son Seigneur, il remit véritablement son âme et son corps, afin d'en sauver quelques-uns.

Tout d'abord, je dois vous raconter comment saint Syméon quitta le désert et revint au monde, puis ses miracles et ses exploits mémorables. Sous le règne du saint empereur Justinien, à l'occasion de la fête de l'Exaltation de la Croix, les fidèles se rassemblaient dans la Ville sainte pour vénérer les lieux saints, selon leur coutume. Tous ceux qui s'y rendent savent qu'en cette grande et sainte fête, des foules ferventes, éprises du Christ, affluent du monde entier. Par la volonté divine, en cette glorieuse fête, deux jeunes gens de Syrie se rencontrèrent. L'un s'appelait Jean, l'autre Syméon. Quelques jours plus tard, la fête terminée, chacun reprit son chemin. Dès l'instant où ces deux jeunes gens s'étaient rencontrés et étaient tombés amoureux, ils ne se séparèrent plus. Aussi, sur le chemin du retour, ils marchèrent ensemble, accompagnés de leurs parents. Jean

avait un père âgé et orphelin de mère; il était alors marié et âgé d'environ 22 ans. Syméon n'avait pas de père, seulement une mère âgée d'environ quatre-vingts ans, et personne d'autre. Ils marchèrent donc tous ensemble, et lorsqu'ils descendirent dans la vallée de Jéricho et passèrent la ville, Jean aperçut des monastères autour du Jourdain et demanda à Syméon en syriaque : «Sais-tu qui habite dans ces maisons d'en face ?» Il répondit : «Il y a des gens qui y vivent.» Jean répliqua : «Des anges de Dieu.» Syméon, stupéfait, lui demanda : «Peut-on les voir ?» Il répondit : «Seulement si nous devenons l'un d'eux.» Les deux jeunes gens étaient à cheval, car leurs parents étaient très riches. Aussitôt, ils descendirent de cheval et le confièrent à leurs serviteurs, en disant : «Allez-y.» Car ils feignirent de devoir s'asseoir, mais ils se trouvèrent par hasard sur un chemin secondaire menant au Jourdain. Les jeunes gens s'arrêtèrent, et Jean, désignant du doigt Syméon, dit : «Voici le chemin qui mène à la vie», et il lui montra le chemin du Jourdain. «Et voici le chemin qui mène à la mort», et il désigna la route principale empruntée par leurs parents. «Prions, et que chacun de nous se tienne sur l'un de ces chemins, tirons au sort, et nous suivrons celui que le sort désignera.» Ils s'agenouillèrent et, soupirant, dirent : «Dieu, Dieu, Dieu, qui veux sauver le monde entier, révèle ta volonté à tes serviteurs.» Ils tirèrent au sort, et Syméon en obtint dix; il se tint sur le chemin du Jourdain. Alors les jeunes gens se réjouirent et, oubliant, comme on oublie le sommeil, tout ce qu'ils possédaient et leurs parents, ils s'embrassèrent. Ils parlaient couramment le grec et étaient revêtus d'une grande sagesse. Saint Syméon raconta tout cela à Émèse, où il s'était comporté comme un insensé, à un certain homme, diacre de la sainte Église universelle de cette même ville, un homme admirable et plein de vertu, qui, par la grâce de Dieu qui était en lui, prédit l'acte du vieillard Syméon et à qui ce dernier accomplit un miracle extraordinaire. Nous relaterons ce miracle en son temps. Jean, ce même diacre vertueux et pieux, nous raconta toute la vie du sage, prenant le Seigneur à témoin qu'il n'y avait rien ajouté de personnel, mais qu'il en avait au contraire oublié beaucoup avec le temps. Ainsi, selon ses dires, lorsque Syméon et Jean choisirent le chemin qui les menait véritablement à la vie, ils coururent tous deux avec exultation, comme Pierre et Jean, vers le Tombeau vivifiant du Seigneur, s'encourageant mutuellement de leur zèle et de leur empressement. Car Jean craignait que la pitié pour sa mère ne décourage Syméon, tandis que Syméon craignait que l'amour pour sa jeune épouse, tel un aimant attiré par la pierre, n'attire Jean à lui. Dès lors, chacun s'exhorta et supplia l'autre. L'un dit : «Ne te décourage pas, frère Syméon. Car nous avons confiance en Dieu, car aujourd'hui nous sommes nés de nouveau. Quel profit les vains biens de ce monde et les richesses nous apporteront-ils au Jour du Jugement ? Au contraire, ils nous nuiront. Après tout, la jeunesse et la beauté de nos corps ne demeureront pas éternellement; tôt ou tard, elles seront détruites et éteintes par la vieillesse ou une mort prématurée.» À ces paroles et à bien d'autres semblables de Jean, Syméon répondit, le suppliant de faire de même : «Je n'ai personne, mon frère Jean – ni père, ni frères, ni sœurs, si ce n'est cette humble vieille femme, ma mère. Le grand labeur ne me trouble pas autant que ton cœur le craint, de peur que l'amour pour une jeune épouse ne t'égaré du droit chemin.»

Après avoir échangé ces paroles et bien d'autres semblables, ils arrivèrent au monastère d'Abba Gerasime. Car voici leur prière : «Seigneur Dieu, dans ce monastère où Tu veux que nous renoncions au monde, puisses-nous trouver les portes ouvertes.» Et il en fut ainsi. Dans ce monastère vivait un homme vénérable nommé Nikon, dont la vie fut à la hauteur de son nom. Car il vainquit toutes les forces ennemies, devint célèbre pour ses miracles et ses signes, et fut honoré par Dieu du don de la providence. Il prédit également l'arrivée de ces bienheureux, car le jour de leur arrivée, quelqu'un lui apparut en songe et lui dit : «Lève-toi et ouvre la porte de la bergerie, afin que mes brebis entrent.» Et il le fit. Lorsque Syméon et Jean arrivèrent, ils trouvèrent la porte ouverte et leur abbé assis à les accueillir. Jean dit à Syméon : «C'est un bon signe pour nous, mon frère, car la porte est ouverte et le portier est assis là.» Lorsqu'ils s'approchèrent, l'abbé leur dit : «Vous arrivez à point nommé.» «Vous, brebis du Christ, dit-il à Syméon, vous arrivez à point nommé, insensé; en vérité, vos dix ont vaincu, et vos dix autres vous attendent.» Il comprenait la perfection de l'accomplissement monastique. Ayant reçu ceux qui étaient venus, les considérant comme envoyés par Dieu lui-même, l'abbé les mit au lit. Le lendemain, comme inspiré par Dieu, il commença à leur parler : «Votre amour pour Dieu est bon, bon et louable; pourvu que vous ne laissiez pas l'ennemi de votre salut l'éteindre. Votre chemin est bon, mais poursuivez votre route jusqu'à la couronne. Votre but est bon, mais veillez à ce que la flamme qui brûle dans vos cœurs ne s'éteigne pas. Il est bon que vous ayez préféré l'éternel au transitoire. Il est bon d'avoir des

parents selon la chair, et il est bon de les servir, mais il est infiniment plus grand de plaire au Père céleste. Il est bon d'avoir des frères de sang, mais les frères spirituels sont plus importants. C'est une bénédiction d'avoir des amis en Christ dans le monde, mais c'est une plus grande bénédiction d'avoir des saints et des saints comme amis. C'est une bénédiction d'avoir des intercesseurs auprès des puissants dans le besoin, mais ce n'est pas la même chose que d'avoir des saints anges qui prient pour vous. Les dons des riches et la sollicitude des pieux envers les pauvres sont bons et louables, mais le Seigneur n'attend pas cela de vous, mais que vous offriez vos âmes à Dieu. Les plaisirs terrestres sont doux, mais ils ne sauraient se comparer à la félicité céleste. La richesse est douce et désirable pour la plupart, mais elle ne saurait se comparer à «ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et ce qui n'est point monté au cœur de l'homme. La beauté de la jeunesse est douce, mais elle est insignifiante comparée à la beauté de l'époux céleste, le Christ, car David dit : «Tu es plus belle que les fils des hommes». Il est glorieux de combattre pour un roi terrestre, mais un tel service est éphémère et périlleux.»

Par ces paroles et d'autres semblables, le saint les instruisait et ne cessait d'enseigner, voyant les larmes couler à flots des yeux des jeunes gens. Car ils l'écoutaient comme s'ils n'avaient jamais entendu la parole de Dieu auparavant. L'abbé se tourna de nouveau vers Syméon et dit : «Ne t'afflige pas et ne pleure pas les cheveux blancs de ta vénérable mère, car Dieu, apaisé par tes efforts, peut la consoler bien plus que toi.» Si tu avais voulu rester auprès de ta mère jusqu'à sa mort, qui sait si tu ne serais pas décédé avant elle, étranger à la vertu et sans intercesseur pour te délivrer des maux futurs ? Car ni l'amour d'un père et d'une mère, ni une foule de frères, ni la richesse, ni la gloire, ni les liens du mariage, ni l'affection des enfants ne peuvent adoucir le juge, mais seulement une vie vertueuse, des travaux et des exploits accomplis pour la gloire de Dieu.» Puis il dit à Jean : «Mon fils, que l'ennemi de nos âmes ne te murmure pas : «Qui consolera mon père dans sa vieillesse ? Qui consolera ma femme ? Qui essuiera leurs larmes ?» Car si tu confiais tes proches à un seul Dieu et allais en servir un autre, il serait juste de te demander s'il les regarderait et les consolerait. Mais vous, après avoir fui et vous être consacrés à Celui à qui vous les avez confiés, soyez calmes et raisonnez ainsi : «Si nous demeurions dans ce monde et si nous étions esclaves de la vie, la bonté de Dieu arrangerait tout; à combien plus forte raison Dieu prendra-t-il soin de nos foyers maintenant que nous nous sommes retirés pour le servir et lui plaire de tout notre cœur ?» Ainsi donc, mes enfants, souvenez-vous des paroles du Seigneur, qui a dit : «Laissez-moi d'abord aller enterrer mon père»; «Laissez les morts enterrer leurs morts.» Sans hésiter, suivez-le de tout votre cœur et en toute conscience. Car même si ce roi terrestre et mortel vous appelait, souhaitant faire de vous des patriciens ou des membres de son palais éphémère, aussi fugace qu'une ombre ou un rêve, ne mépriserez-vous pas tout ce que vous possédez, et n'iriez-vous pas aussitôt à sa rencontre pour goûter à ses honneurs, à sa présence et à ses paroles ? Seriez-vous prêts à accepter n'importe quel labeur, n'importe quel fardeau, et même la mort, afin d'être dignes de voir ce jour où le roi, en présence de toute son assemblée, vous accueillera, vous prendra à son service et vous récompensera ? Lorsque tous deux confirmèrent la véracité de ces paroles, le grand Nikon déclara : «Nous, ses enfants, ses fidèles serviteurs, devons suivre le Roi des rois immortel et éternel avec un zèle accru et une conscience plus aiguë de notre péché, et le suivre en nous souvenant de l'amour que Dieu nous a témoigné en ne laissant pas son Fils unique, donné pour nous tous. Ainsi, même si nous, rachetés de la destruction et de la mort par son sang saint et devenus ses véritables fils, devons verser notre sang, même ce don serait inégal, car le sang d'un roi, frères, n'est pas le sang d'un esclave.»

Cet homme, porteur de Dieu, leur adressa des paroles semblables, ayant tout prévu et ayant été averti par Dieu du combat et de la vie qui les attendaient – je veux dire la vie solitaire et austère de la solitude. Car il ne la considérait pas facile, ni choisie par beaucoup, ni toujours irréprochable, surtout en voyant le corps fragile, les vêtements coûteux et la jeunesse, élevés dans le luxe et habitués à toutes sortes d'oisiveté et de tentations. Et ainsi ce sage guérisseur et guide, fort de sa vision et de son expérience divines innées, après avoir armé Syméon et Jean d'exemples et d'enseignements semblables et les avoir instruits, leur dit à nouveau : «Voulez-vous prendre la tonsure maintenant ou rester encore un peu dans vos vêtements mondains actuels ?» Comme d'un commun accord, ou plutôt, sous l'inspiration du saint Esprit, ils se prosternèrent aux pieds de l'abbé, le suppliant de les tonsurer sur-le-champ. Syméon affirma que s'il ne le faisait pas immédiatement, ils partiraient pour un autre monastère, car il était simple et sincère. Jean, plus sage et plus instruit, était plus savant. Saint Nikon prit aussitôt chacun à part et, voulant éprouver

leur disposition à renoncer au monde pour le Seigneur, s'adressa à l'un d'eux, tentant de le dissuader de recevoir la tonsure ce jour-là. Comme aucun n'acceptait, l'abbé s'approcha de l'un d'eux et lui dit : «J'ai persuadé votre frère de rester laïc pendant un an, comme il l'est actuellement.» Celui à qui il parlait répondit aussitôt : «S'il veut rester, qu'il reste, mais moi, Père, je n'hésite vraiment pas.» Syméon, s'entretenant seul avec lui, lui dit : «Hâte-toi, père, pour l'amour de Dieu ! Car mon cœur est profondément angoissé pour mon frère Jean : cette année, il a épousé une femme très riche et très belle, et je crains que l'amour pour elle ne le reprenne et ne le détourne de l'amour de Dieu.»

Et Jean, face à face, dit à ce saint homme (car il comprenait tout plus clairement que frère Syméon), l'implorant en larmes : «Père, que je ne perde pas mon frère à cause de toi, car il ne lui reste que sa mère, et un amour si profond existait entre eux qu'il ne pouvait vivre sans elle deux heures, et jusqu'à ce jour, sa mère et lui dormaient ensemble, ne se séparant même pas la nuit. Cela me tourmentera sans cesse jusqu'à ce qu'il reçoive la tonsure et que je cesse de m'inquiéter pour lui.» Le Grand, ayant entendu parler de leur inquiétude commune et assuré que Dieu ne déshonorerait ni ne mépriserait ceux qui le suivaient de tout leur cœur, prit sans hésiter les ciseaux et, les déposant, selon le rite, sur le saint autel, tonsura les jeunes gens et, ôtant leurs vêtements, les revêtit d'habits pauvres mais empreints de sainteté. Cet homme sage et compatissant les plaignit de la fragilité de leurs corps, peu habitués aux épreuves. Pendant la tonsure, Jean pleura abondamment. Syméon lui fit signe d'arrêter, ne comprenant pas pourquoi il pleurait. Il pensait que Jean pleurait de chagrin pour son père et d'amour pour sa femme. Après la tonsure et la fin du rite, l'abbé passa de nouveau presque toute la journée à les instruire, pressentant que, par la providence divine, ils ne resteraient pas longtemps auprès de lui. Le lendemain matin, c'est-à-dire le dimanche saint, l'abbé voulut leur donner des vêtements liturgiques. Lorsque quelques frères commencèrent à leur dire : «Vous êtes bénis, car demain vous renaîtrez et serez purs de tout péché, comme à votre naissance, comme si vous aviez été baptisés ce jour-là», ils furent stupéfaits et, le samedi soir, ils se précipitèrent auprès de saint Nikon et se jetèrent à ses pieds, disant : «Nous vous en supplions, Père, ne nous baptisez pas, car nous sommes chrétiens et nos parents sont chrétiens.» Lui, ignorant ce qu'ils avaient entendu des pères du monastère, commença à leur demander : «Qui, mes enfants, va vous baptiser ?» Ils dirent : «Nos vénérables seigneurs, les pères du monastère, nous disent : "Demain, vous serez rebaptisés."» L'abbé comprit alors qu'ils parlaient du vêtement sacré et dit : «Ils ont raison, mes enfants. Car, si Dieu le veut, demain nous voulons vous revêtir d'habits saints et angéliques.» Quand les purs fils du Christ comprirent que rien ne les empêchait de revêtir l'habit monastique, ils dirent à l'abba : «Que faut-il de plus, père, pour être revêtus de ces vêtements angéliques, comme vous les appelez ?»

La semaine dernière, lors de la sainte fête de l'Exaltation de la Croix, ce grand homme a donné un vêtement sacré à l'un des jeunes frères; moins de sept jours s'étaient écoulés depuis, et ce frère portait encore tout ce qui était d'usage. Le grand homme a ordonné qu'on le convoque immédiatement. Lorsque le moine arriva, Jean et Syméon, le voyant, se jetèrent aux pieds de l'abba et lui dirent : «Nous vous en supplions, si vous voulez nous revêtir de la même manière, nous rendant ainsi honneur et gloire, faites-le ce soir, car, étant des hommes, nous craignons que la mort ne nous surprenne pendant la nuit et que nous ne mourions.» Ils ne moururent pas, privés d'une telle gloire, d'une telle joie, d'une telle multitude de compagnons et d'une telle couronne. Quand l'abbé entendit qu'ils craignaient de perdre une telle multitude de compagnons et une telle couronne, il comprit qu'une vision leur avait été révélée par celui qui portait la robe sainte, et il lui ordonna de retourner là où il demeurait depuis qu'il en était revêtu. Lorsque le moine partit, les fils du Christ furent très attristés et dirent à l'abbé : «Pour l'amour de Dieu, père, levez-vous et rendez-nous semblables à lui, car dans tout votre monastère, il n'y a personne honoré d'un honneur égal.» L'abbé leur dit : «De quel honneur parlez-vous ?» Alors ils dirent : «Au nom de Celui qui nous a honorés, père, par sa robe et son honneur, bénis soyons-nous aussi, si une telle foule de moines avec des bougies nous suit, et si nous posons également sur nos têtes une couronne resplendissante de lumière.» Car ils pensaient que ce qui avait été révélé à l'abbé leur était également apparu. L'abbé comprit tout à ces paroles, mais ne leur dit pas qu'il n'avait rien vu. Il garda le silence et s'émerveilla de leur grande simplicité et de leur pureté, surtout celles de Syméon. Le Très-Haut leur dit seulement avec bienveillance : «Demain, par la grâce du saint Esprit, vous aussi serez revêtus de cette manière.» Comme l'affirma le très saint diacre, Syméon, amoureux de la vérité, dit : «La nuit, nous nous sommes vus comme en plein jour.» Chacun d'eux

vit sur la tête de l'autre une couronne, semblable à celle du moine qu'ils avaient vu. «Nos âmes étaient en si grande joie, dit-il, que nous n'avions plus faim ni soif ni faim.»

Deux jours après avoir reçu le vêtement sacré, ils virent celui qui l'avait revêtu sept jours auparavant et dont la couronne et les compagnons leur avaient été révélés. Il était maintenant vêtu d'habits grossiers et occupé à son travail; il n'avait plus de couronne ni de foule. Des moines avec des bougies, et Jean et Syméon furent émerveillés. Et Syméon dit à Jean : «En vérité, mon frère, lorsque les sept jours seront passés, nous aussi serons privés de cette beauté et de ce charme.» Et Jean dit : «Que désires-tu, mon frère ?» Il lui dit encore : «Que, comme nous avons quitté le monde et renoncé aux choses de ce monde, nous renoncions aussi à tout ce qui respire. Car, revêtu de ce vêtement, j'entrevois une autre vie et d'autres œuvres. Depuis le jour où le serviteur de Dieu nous en a revêtus, mon être intérieur, je ne sais pourquoi, est en feu, et mon âme a soif de ne voir personne, de ne parler à personne et de n'écouter personne.» Jean lui dit : «Et que mangerons-nous, mon frère ?» Syméon répond : «La même chose que ceux qui sont appelés à les troupeaux dont l'évêque Nikon nous a parlé hier. Peut-être, souhaitant que nous menions une vie semblable, nous a-t-il décrit comment ils vivent, dorment et tout le reste à leur sujet.» Alors Jean dit : «Que devons-nous faire ? Après tout, nous ne connaissons ni leurs hymnes ni leurs rites.»

Alors Dieu ouvrit le cœur d'abba Syméon, et il dit : «Celui qui a sauvé ceux qui lui ont plu avant David nous sauvera aussi, et si nous nous montrons dignes, il nous enseignera, comme il a enseigné à David lorsqu'il vivait dans le désert avec ses troupeaux. Ne m'en empêche pas, frère, et ne renonçons pas à ce à quoi nous nous sommes consacrés.» Alors le vénérable Jean dit : «Nous ferons comme tu le souhaites.» «Mais comment pouvons-nous partir d'ici si la porte est fermée la nuit ?» Syméon lui dit : «Celui qui nous a ouvert la porte pendant le jour l'ouvrira aussi la nuit.» Ainsi, une fois cette décision prise, dès la tombée de la nuit, l'abbé vit en songe quelqu'un ouvrir la porte du monastère en disant : «Sortez, brebis du Christ, bénies du signe de la croix, vers votre pâturage.» À son réveil, il se rendit aussitôt à la porte et la trouva ouverte. Croyant que Syméon et Jean étaient partis, il s'assit tristement et soupira : «Moi, pécheur, je n'ai pas été jugé digne que mes pères prient pour moi. Ils étaient vraiment mes pères, mes maîtres et mes guides, et j'ai perdu leur intercession. Hélas ! Que de pierres précieuses, selon les Écritures, gisent négligées sur la terre, tous les voient, mais peu en connaissent la valeur.» Tandis qu'il prononçait ces paroles de douleur, voici que les purs époux du Christ s'approchèrent des portes, et devant eux, le très pur abbé Nikon aperçut des eunuques, certains portant des lampes, d'autres des sceptres. Apercevant Syméon et Jean, Nikon se réjouit grandement, car son vœu avait été exaucé. Lorsque les bienheureux le virent, ils ne s'arrêtèrent pas, car ils ne savaient pas qu'il était l'abbé. Alors saint Nikon accourut vers eux et les appela. Ils reconnurent l'abbé et se réjouirent eux aussi grandement, d'autant plus que les portes étaient ouvertes, et ils comprirent que Dieu avait de nouveau révélé leur intention au saint. Syméon et Jean voulurent se prosterner à ses pieds, mais Nikon les en empêcha, leur disant qu'il ne fallait pas le faire, car les vêtements angéliques qui les revêtaient d'une telle sainteté n'étaient pas convenables. Ils s'écrièrent aussitôt : «Père, nous te remercions du fond du cœur et ne savons comment rendre grâce à Dieu et à ta sainteté. Qui aurait cru que nous serions honorés de tels dons ? Quel roi pourrait nous combler ainsi ? Quels trésors terrestres pourraient nous enrichir en si peu de temps ? Quelles ablutions pourraient purifier nos âmes ? Quels parents pourraient nous aimer et nous protéger ainsi ? Quelles offrandes et quels dons pourraient si rapidement nous préparer la rémission de nos péchés, comme tu l'as fait, notre vénérable père, qui, à la place de tous nos ancêtres et parents, es devenu notre père et notre mère après le Christ ?! Tu es notre maître, notre protecteur, notre guide, notre guide, et tout ce que les mots ne peuvent exprimer. Par toi, nous avons reçu ce trésor inépuisable, par toi, nous avons trouvé une perle inestimable, nous avons véritablement connu la sainteté du baptême, que les saints pères nous avaient annoncée, nous l'avons véritablement comprise par la flamme qui brûlait nos cœurs, une flamme si intense qu'elle dépassait nos forces, tant elle brûlait en nous, comme le feu de nos péchés. Nous implorons ta bénédiction. Père, priez ardemment pour nous et laissez vos serviteurs servir Dieu, auquel nous nous sommes consacrés de tout notre cœur et de toute notre âme. Nous vous supplions de ne jamais oublier vos fils indignes lorsque vous levez vos mains en prière. Vraiment, vraiment, écoutez, ô Saint, les prières des étrangers et souvenez-vous de leur orphelinat.» Et, embrassant les genoux du saint, ils dirent de nouveau : «Souvenez-vous, Père, de vos humbles brebis, que vous avez offertes en sacrifice au Christ. Souvenez-vous des

arbres étrangers que vous avez soigneusement plantés dans le bienheureux jardin d'Éden. N'oubliez pas les ouvriers insouciantes que vous avez embauchés à la dernière minute pour la vigne du Christ.» Le berger fut fort étonné de voir comment ceux qui, deux jours auparavant, étaient encore illettrés, étaient devenus sages et revêtus de vêtements saints. Après que Syméon et Jean eurent longuement pleuré, saint Nikon, s'agenouillant et plaçant Syméon à sa droite et Jean à sa gauche, leva les mains vers le ciel et dit : «Dieu juste et glorieux, Dieu grand et puissant, Dieu éternel, exauce le pécheur en cette heure. Exauce-moi, Dieu, par ta puissance. Ne te souviens pas, à l'heure de cette prière, des péchés de mon néant, commis à jamais. Exauce-moi, Seigneur, exauce-moi dans la flamme de la prière, comme tu as jadis exaucé ton prophète. Ainsi soit-il, Dieu des puissances saintes, ainsi soit-il, Dieu, créateur des anges, ainsi soit-il, toi qui as dit : Demandez, et l'on vous donnera. Ne me méprise pas, moi qui ai les lèvres impures et suis plongé dans le péché. Écoute-moi, toi qui as promis... Écoute tous ceux qui crient à toi avec foi, et guide les pas de tes serviteurs sur le chemin de la paix. Aie pitié de tes fils, simples de cœur, qui vivent en terre étrangère, qui ont dit : Soyez simples comme des colombes. Je crie à toi de tout mon cœur. Ô Dieu, ô Dieu, écoute-moi, toi qui es l'espérance des extrémités de la terre et de ceux qui vivent au loin, en terre étrangère. Punissez tous les esprits impurs à cause de tes fils. Prends ton bouclier et ton armure et lève-toi pour les secourir. Tire ton épée et barre le chemin de ceux qui les poursuivent. Dis, ô Seigneur, Seigneur, à leur âme : Je suis ton salut. Que l'esprit de crainte s'éloigne de leur esprit. Qu'ils rejettent l'insouciance, l'orgueil et tout mal, et que toute flamme et toute impulsion engendrées par le diable s'éteignent. Que leur corps, leur âme et leur esprit soient illuminés par la lumière de la connaissance de Toi, afin que, parvenus à l'unique foi et à la reconnaissance de la sainte et adorée Trinité, et ayant atteint la perfection et la maturité, ils puissent, avec les anges et tous tes saints de tous les temps, ô Dieu, glorifier à jamais ton nom très honorable et bon, le Nom du Père, du Fils et du saint Esprit. Amen. Avec d'autres dons, Seigneur, implante à jamais dans leurs cœurs les paroles de cette humble et indigne prière, afin qu'ils glorifient et louent ta bonté.»

Et l'abbé reprit la parole, les larmes aux yeux, à Syméon et à Jean : «Le Dieu que vous avez choisi, mes bons enfants, et que vous avez suivi, enverra lui-même son ange devant vous, qui préparera le chemin à vos pieds. L'ange, selon la parole du grand Jacob, qui me délivre de toutes les forces hostiles, vous précédera sur vos chemins. Celui qui a délivré son prophète de la gueule du lion vous délivrera aussi de ses griffes. Le Dieu qui vous a choisis préservera mon sacrifice de toute honte. Après ces prières et d'autres semblables, l'homme porteur de Dieu prit Syméon et Jean par le cou et leur dit : «Sauve, ô Dieu, sauve ceux qui ont aimé ton nom de tout leur cœur. Car tu es juste, Seigneur, et tu ne méprises ni n'abandonnes ceux qui ont abandonné les vaines œuvres de cette vie.» Puis il leur dit encore : «Voici, mes enfants, vous vous êtes élevés à un terrible combat, caché aux yeux des hommes. Mais n'ayez pas peur, car Dieu est puissant et ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces. Combattez, mes enfants, afin de ne pas être vaincus dans ce combat; soyez fermes, car votre arme est votre vêtement saint. Rappelez-vous ce qui a été dit : «Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne du royaume de Dieu.» Et aussi, au sujet de la construction de la tour : «Ne soyez pas paresseux, après avoir commencé ce bel édifice, c'est-à-dire votre vie, de peur qu'il ne vous arrive : Vous avez commencé à bâtir, et vous n'avez pas eu la force ni le désir d'achever les fondations. Soyez forts, mes enfants : le combat est bref, mais la couronne est glorieuse; le travail est temporaire, mais le repos est éternel.

Pendant ce temps, le temps pressait et la cloche avait déjà sonné lorsque Syméon et Jean s'apprétaient à partir. Syméon prit alors l'abbé à part et lui dit : «Père, je vous en prie, priez pour que le Seigneur efface le souvenir de la femme de mon frère Jean; qu'il ne m'abandonne pas sous l'influence du diable et que je ne périsse pas de désir et de séparation. Je vous en conjure, père, par Dieu, que le Seigneur console son père et qu'il ne s'inquiète pas pour lui.» L'ancien, émerveillé par son amour pour son frère, ne lui répondit pas. Abba Jean, à son tour, prit l'abbé à part et le supplia ainsi : «Père, je vous en prie, n'oubliez pas mon frère dans vos prières, de peur qu'il ne m'abandonne par compassion pour sa mère et que je ne fasse naufrage dans le port.» Après avoir dit cela, l'abbé, touché par leur amour mutuel, leur dit enfin : «Allez, mes enfants. Car je vous annonce une bonne nouvelle : celui qui vous a ouvert ces portes a déjà ouvert les autres.» Puis, ayant fait le signe de la croix sur leur front, leur poitrine et tout leur corps, il les laissa partir en paix.

Lorsqu'il les eut congédiés, Syméon et Jean sortirent et prirent la parole : «Ô Dieu de ton grand serviteur, guide-nous, étrangers sans ressources, car nous ne connaissons ni ces lieux ni ce pays. En venant à toi, nous nous sommes condamnés à mourir dans ce désert immense.» Jean demanda alors à Syméon : «Que ferons-nous ? Où irons-nous ?» Il répondit : «Prenons à droite, car la droite est bonne.» Et, allant ainsi, ils atteignirent la mer Morte et le fleuve appelé Arnon. Par la grâce de Dieu, car Dieu n'abandonne pas ceux qui croient en Lui de tout leur cœur, ils trouvèrent un lieu (un ancien, décédé quelques jours auparavant, y vivait) où se trouvaient quelques ustensiles et de l'herbe comestible; c'est de cela que se nourrissait l'ancien qui s'y reposait. Les fidèles, voyant ce lieu, se réjouirent comme s'ils avaient trouvé un trésor, car ils comprirent qu'il avait été préparé et donné par le Seigneur Lui-même. Ils se mirent à remercier Dieu et le vieil ancien, disant : «Vraiment, grâce à ses prières, nous avons réussi à mener à bien ce voyage.»

Quelques jours après leur arrivée, l'ennemi de nos âmes, le diable, trop puissant pour supporter la vertu des serviteurs du Christ, commença à les tenter : à Jean, il inspira le désir de sa femme, et à Syméon, un grand amour pour sa mère. Et lorsque l'un d'eux se sentit accablé, il dit aussitôt à l'autre : «Lève-toi, frère, prions.» Et ils répétèrent la prière du grand ancien (c'était celle-ci : «Seigneur, inscris dans leurs cœurs les paroles de cette prière»), dont tous deux, à ce qu'il s'avéra, se souvenaient mot pour mot. Ils la récitaient à chaque tentation et à chaque demande de Dieu. Parfois, le diable les incitait, comme le racontait le saint fou, à consommer de la viande et du vin, et leur instillait de nouveau la crainte des autorités et le désintéret pour leur lutte ascétique, de sorte qu'il essayait par tous les moyens de les forcer à quitter le désert et à retourner au monastère. Il leur inspirait aussi des rêves, et parfois ce serpent aux mille visages leur apparaissait en visions de leurs amis en pleurs ou fous, et bien d'autres choses encore, qu'il est impossible de raconter sans avoir personnellement subi une telle tentation. Mais chaque fois qu'ils se remémoraient les couronnes qu'ils voyaient sur la tête les uns des autres, les enseignements de l'ancien et les larmes, c'était comme si une huile sainte était versée dans leurs cœurs, et ils étaient consolés. L'évêque Nikon leur apparut aussi en songe; tantôt il les instruisait, tantôt il priait pour eux, tantôt il leur apprenait les paroles des psaumes. À leur réveil, ils se souvenaient par cœur de tout ce qu'il leur avait dit en songe et étaient remplis d'une grande joie, car ils savaient combien le vieillard les affligeait et ils en étaient convaincus dans leur propre vie. En effet, dans ses prières, Syméon avait d'abord demandé à Dieu que le cœur de sa mère soit apaisé et fortifié, et à Jean, que Dieu rappelle à lui sa femme et que son amour, nourri par le souvenir qu'elle avait de lui, soit comblé. Dieu, qui a dit : «Il accomplit les désirs de ceux qui le craignent», les exauça tous deux. Deux ans plus tard, par la volonté de Dieu, le vénérable Syméon apprit que sa mère ne pleurait plus. Elle le vit en songe pendant la nuit, et il la consola en lui disant en syriaque : «La dekhre, likh em (ce qui signifie «ne t'afflige pas, mère»), car le vénérable Jean et moi sommes en bonne santé et servons au palais royal. Voici, nous avons les couronnes dont le roi nous a ornés, et de riches vêtements. Console le père de frère Jean et dis-lui qu'il sert le roi avec moi. Ne t'afflige donc pas.» Et Abba Jean vit un ange en vision, qui lui dit : «Voici, j'ai maintenant consolé ton père, et je prendrai bientôt ta femme auprès de moi.»

Ils se racontèrent tous deux ce qu'ils avaient vu en songe, et ils se réjouirent, et leurs cœurs exultèrent. Aussitôt, le Seigneur les délivra pour toujours de la pensée de leurs parents, et désormais ce souci les quitta, et ils ne s'affligèrent plus du tout pour leurs proches. Mais, avec joie et sans relâche, jour et nuit, ils accomplissaient l'œuvre de l'ermitage et de la solitude, se consacrant uniquement à un labeur incessant et à une prière assidue. C'est pourquoi ces ascètes zélés firent bientôt de tels progrès qu'en peu de temps, ils furent jugés dignes de visions, de signes et de miracles divins. Un peu plus tard, ils travaillèrent à distance l'un de l'autre, à peu près à la distance de lancer une pierre. Car les frères avaient convenu ainsi : se retirer dans la solitude lorsque l'un désirait prier seul, et si l'un était assailli par des tentations ou si son zèle faiblissait, aller auprès de son frère et prier ensemble Dieu de le délivrer de ces tentations.

Un jour, Syméon, assis à sa place habituelle, en extase spirituelle, se vit auprès de sa mère malade à Edesse (car il était originaire de là) et lui demanda en syriaque : «Comment te sens-tu, maman ?» Elle répondit : «Bien, mon fils.» Il lui dit alors : «Va trouver le roi, n'aie pas peur, car à ma demande, il t'a préparé une place d'honneur, et quand il le voudra, je te suivrai.» Reprenant ses esprits, Syméon comprit que sa mère était morte à cette heure-là et, courant vers son frère Jean, il lui dit : «Lève-toi, mon frère, prions ensemble.» Inquiet (car il pensait que Syméon était

tenté par le diable), Jean lui dit : «Ne t'inquiète pas, mon frère. Grâce soient rendues au Seigneur, il ne m'est rien arrivé de mal.» Jean lui demanda : «Pourquoi es-tu parti si vite, père Syméon ?» (Après tout, il l'honorait et le respectait profondément, tout comme il respectait Jean.) Alors les yeux de Syméon s'emplirent de larmes, qui ruisselèrent sur sa poitrine comme des perles, et il dit à Jean : «Le Seigneur appelle déjà à lui ma bonne et pieuse mère.» Il lui raconta sa vision, puis ils s'agenouillèrent et se mirent à prier. Et l'on pouvait entendre Syméon s'adresser à Dieu avec des paroles sincèrement empreintes de tristesse et de supplication. Son être intérieur fut bouleversé par un profond sentiment filial, et il s'écria : «Ô Dieu, qui agréas le sacrifice d'Abraham, qui vis l'holocauste de Jephté, qui n'eus pas dédaigné les offrandes d'Abel, qui, par ton fils Samuel, révélas Anne comme prophétesse, mon Seigneur, mon Seigneur, pour l'amour de ton serviteur, accueille l'âme de ma chère mère. Souviens-toi, Seigneur, de ses labeurs et des fardeaux qu'elle a endurés pour moi. Souviens-toi, Seigneur, de ses larmes et de ses gémissements lorsque je l'ai quittée pour venir à toi. Souviens-toi, Seigneur, de ses seins qui m'ont allaité, indignes de se réjouir dans ma jeunesse, car elle ne se réjouissait pas. N'oublie pas, Seigneur, que celle qui ne pouvait être séparée de moi une seule heure, l'a été pour toujours. Souviens-toi, Seigneur Omniscient, que lorsqu'elle pensait se réjouir en moi, mais que, pour l'amour de ton nom, je l'ai abandonnée. N'oublie pas, ô Juste, le tourment qui la rongea le jour de mon départ pour Toi. Toi, Seigneur, tu sais combien, après mon départ, elle ne put trouver le sommeil, se souvenant de ma jeunesse. Toi, Maître, tu sais combien de nuits elle garda les yeux fermés, languissant après le petit agneau qui dormait avec elle. N'oublie pas, Amant des hommes, la douleur qui emplissait son cœur lorsqu'elle contemplait avec tristesse mon vêtement, car sa perle, qui avait porté ces himations, n'était plus avec elle. Souviens-toi, Maître, que j'ai privé sa mère de sa virginité, de sa consolation, de sa joie et de son réconfort afin de Te servir, Toi, mon Dieu et le sien, Maître de tous. Que les anges l'accompagnent pour sauver son âme des esprits impurs et des bêtes sanguinaires qui hantent ces lieux et s'efforcent de dévorer quiconque passe. Ô Dieu, ô Dieu, envoie-lui des protecteurs fidèles contre tout esprit malin sur son chemin, et conduis-la, ô mon Dieu, afin que son âme quitte son corps sans douleur et en paix. Et si, en cette vie, ma mère, en tant que femme mortelle, a péché par action ou par parole, pardonne-lui à son âme au nom de son sacrifice, car l'enfant qu'elle a porté, moi, ton indigne serviteur, elle te l'a donné, ô Maître. Seigneur, mon Seigneur Dieu, juste juge et ami des hommes, ne la plonge pas de chagrin en chagrin, de douleur en douleur, de lamentation en lamentation, mais au lieu de la douleur qui l'a accablée pour son fils unique, accorde-lui la joie; au lieu des larmes, accorde-lui l'exultation préparée pour tes saints, ô Dieu, mon Dieu, pour les siècles des siècles. Amen.»

Lorsqu'ils se relevèrent de la prière, frère Jean commença à consoler Syméon, disant : «Voici, frère Syméon, Dieu a entendu ta prière et a rappelé ta mère à lui. Partage maintenant mon inquiétude, et prions, avec l'aide de Dieu, pour que le Seigneur ait pitié de celle qui, par sa volonté, est mon épouse, et qu'il inspire en elle le désir de la vie monastique ou, dans sa miséricorde, qu'il l'appelle à lui.» Peu après qu'ils eurent commencé à prier, une nuit, Abba Jean vit arriver la mère de Syméon et, prenant sa femme par la main, lui dit : «Lève-toi, ma sœur, et viens à moi, car le roi, qui a accueilli mon fils à son service, m'a donné une maison merveilleuse. Mais change tes vêtements et mets des vêtements propres.» Aussitôt, Jean la vit se lever et suivre la mère de Syméon, et il comprit que sa femme était morte elle aussi et qu'elles étaient toutes deux dans des lieux bénis; il fut rempli d'une grande joie.

Après avoir passé vingt-neuf ans dans le désert, à pratiquer tous les exploits et à endurer les épreuves, le froid, la chaleur et les tentations indicibles du diable, et après l'avoir vaincu et atteint une grande perfection, notamment Syméon en raison de sa simplicité et de sa pureté innées (car par la grâce du saint Esprit qui habitait en lui, il ne ressentait ni souffrance, ni froid, ni faim, ni chaleur, et semblait avoir transcendé les limites de la nature humaine), Syméon dit à Jean : «Frère, à quoi bon rester plus longtemps dans ce désert ? Écoute-moi : lève-toi et allons, afin que nous puissions aussi sauver d'autres personnes. Car ici, nous ne sommes utiles à personne d'autre qu'à nous-mêmes, et nous ne recevons de personne aucune récompense.» Et il commença à lui parler en citant ces paroles de l'Écriture sainte : «Que personne ne cherche son propre intérêt, mais celui d'autrui» et «Car je me suis fait tout, afin d'en sauver au moins quelques-uns». Il annonça aussi les paroles de l'Évangile. Il dit : «Que votre lumière brille ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux», et d'autres paroles semblables. Le vénérable Jean lui répondit : «Je pense, mon frère, que

Satan, irrité par nos efforts dans cette voie, t'a insufflé cette pensée. Reste plutôt, et achevons dans ce désert la vie que nous avons commencée et à laquelle le Seigneur nous a appelés.» Syméon lui dit : «En vérité, je ne resterai pas; mais, revêtu de la puissance du Christ, j'irai me moquer du monde.» Son frère lui dit de nouveau : «Cher frère, je t'en supplie par Dieu, ne m'abandonne pas, moi qui suis si humble. Car je n'ai pas encore atteint la perfection qui me permette de rire du monde. Par Celui qui nous a unis, ne désire pas être séparé de ton frère. Tu sais, après tout, qu'en dehors de Dieu, je n'ai que toi, mon frère, car j'ai tout quitté pour te suivre. Et maintenant, comme dans un océan sans fin, veux-tu m'abandonner dans ce désert ? Souviens-toi que le jour où nous avons tiré au sort et sommes venus voir l'évêque Nikon, nous avons décidé de ne pas nous séparer. Souviens-toi de cette heure terrible où nous avons revêtu le vêtement sacré et ne formions plus qu'une seule âme, si bien que tous s'émerveillaient de notre amour. N'oublie pas les paroles du grand ancien, par lesquelles il nous a instruits la nuit de notre départ du monastère. Puissé-je ne pas périr, je t'en prie, et que Dieu ne te réclame pas mon âme.» Syméon lui dit de nouveau : «Considère-moi comme mort. Si tu vis sans moi, ne devrais-tu pas prendre soin de toi ? En vérité, si tu me suis, tu agiras avec sagesse et sagesse, car je ne resterai pas.» Voyant que Syméon était inébranlable dans sa décision, frère Jean comprit que Dieu l'avait éclairé à ce sujet. Après tout, rien ne pouvait les séparer, si ce n'est la mort, et peut-être même que celle-ci ne le pouvait pas. Car ils priaient souvent ensemble Dieu de les appeler à lui et croyaient que le Seigneur entendrait cette prière, comme il entendait toutes les autres.

Alors Jean dit à Syméon : «Syméon, le diable veut-il se moquer de toi ?» Il lui répondit : «N'oublie pas de prier pour moi, comme je ne t'oublierai pas, et Dieu et tes prières me sauveront.» Et Jean reprit ses instructions : «Frère Syméon, prends garde que la vie du monde ne dissipe ce que tu as accumulé dans le désert, que la vanité ne ruine ce que l'ermitage t'a apporté, et que le sommeil n'efface ce que la veille a produit. Prends garde, frère, que les séductions du monde ne mettent fin à ta rigueur monastique, prends garde que la fréquentation des femmes, dont le Seigneur t'a préservé jusqu'à ce jour, ne ruine les fruits de l'abstinence corporelle. Prends garde que l'avidité ne chasse de toi le désintéressement, que ton corps, éprouvé par le jeûne, ne s'engraisse par la nourriture. Prends garde, mon frère, que tu ne perdes la conscience de ton péché par tes moqueries et ta prière par ton insouciance. Prends garde, je t'en prie, quand ton visage rit, que ton esprit ne se réjouisse pas aussi quand tes mains se touchent. Que ton âme ne les touche pas quand ta bouche y goûte, que ton cœur ne se réjouisse pas quand tes jambes se lèvent, que la paix en toi ne soit pas troublée par une danse indécente – bref, que ton âme ne fasse pas ce que ton corps fait. Mais si, mon frère, le Seigneur t'a véritablement accordé la force de garder ton esprit et ton cœur sereins et calmes dans chacun de tes mouvements, en paroles comme en actes, sans que cela ne les souille ni ne les blesse, alors je me réjouis sincèrement de ton salut et je souhaite seulement que tu pries Dieu de ne pas nous séparer ici-bas.» Abba Syméon lui dit alors : «N'aie pas peur, frère Jean, car je n'agis pas ainsi de ma propre volonté, mais selon celle de Dieu. Et tu sauras que ma décision est agréable à Dieu et accomplie avec son aide, car avant ma mort, je viendrai t'appeler et t'embrasser, et dans quelques jours tu me rejoindras. «Lève-toi donc et prions.» Après avoir longuement prié, s'être embrassés et avoir versé des larmes sur leurs poitrines, Abba Jean congédia Syméon, l'accompagnant sur un long chemin, car son âme ne supportait pas d'être séparée de son frère. Mais lorsque abba Syméon lui dit : «Retourne, frère», ces mots furent pour lui comme une épée acérée, et il demanda de nouveau la permission d'accompagner Syméon encore un peu. Ce n'est que lorsque abba Syméon le lui ordonna qu'il fit demi-tour, inondant le sol de ses larmes. Syméon atteignit rapidement la Ville Sainte de notre Seigneur Jésus Christ. «Car j'avais une soif intense», dit-il, «et j'étais consumé par le désir de revoir, après tant d'années, les lieux saints du Christ.» Et, après avoir visité le saint et vivifiant Sépulcre du Seigneur et le saint, salvatrice et victorieux Golgotha, il accomplit son désir. Syméon passa trois jours dans la Ville Sainte, vénérant les lieux très saints du Seigneur et priant. Sa seule prière était que son acte ne soit pas révélé avant le jour même de son départ, afin d'échapper à la gloire humaine qui engendre chez l'homme l'orgueil et l'arrogance, et qui a même perdu les anges du ciel. Et celui qui disait : «Les justes crient, et le Seigneur les entend», l'écouta. Car, bien que Syméon ait accompli de nombreux signes et miracles, comme on le verra plus loin, l'œuvre du saint demeura cachée aux hommes. Sa prière, jusqu'à sa mort, plana comme un voile sur le cœur de ceux qui furent témoins de ses actes. Car sans cela (c'est-à-dire que Dieu cacha aux hommes l'exploit de ce bienheureux à cause de la gloire dont ils auraient voulu l'honorer),

tous n'auraient-ils pas connu celui qui guérissait les possédés, tenait des charbons ardents dans ses mains, prédisait l'avenir à certains, répétait à d'autres ce qu'ils avaient dit en secret à son sujet, transportait invisiblement, par plaisir, toutes sortes de mets délicats dans le désert, convertissait parfois des Juifs ou ceux qui s'étaient égarés dans la foi à la piété, guérissait les malades et délivrait les autres de la perdition ? Souvent, comme par plaisanterie, il mariait des femmes dissolues et de mœurs légères, ou, les séduisant par son argent, les remettait sur le droit chemin, tandis que pour certaines d'entre elles, il encourageait la vie d'ermite par sa pureté naturelle. Et je ne suis pas surpris, amis du Christ, qu'ayant accompli tout cela avec l'aide de Dieu, il soit resté méconnu. Seul Dieu révèle sans cesse aux hommes les œuvres cachées de ses serviteurs, et par sa volonté, les actes de ce saint, restés secrets pour tous, furent enfin révélés.

Après avoir passé, comme mentionné précédemment, trois jours dans les lieux saints, Syméon arriva à Émèse. Voici comment il y fit son apparition : le vénérable Syméon, apercevant un chien mort dans un tas de fumier près des remparts, ôta sa ceinture de corde, l'attacha à sa patte et courut en traînant l'animal derrière lui, entrant dans la ville par la porte située près de l'école. Les enfants, le reconnaissant, s'écrièrent : «Voilà abba le fou !» et se lancèrent à sa poursuite en le battant. Le lendemain, un dimanche, il fit provision de noix et, entrant dans l'église au début de l'office, se mit à les jeter et à éteindre les lampes. Lorsque des gens s'approchèrent pour l'escorter dehors, Syméon sauta sur la chaire et se mit à lancer des noix sur les femmes. Ils eurent beaucoup de mal à le faire sortir dans la rue, et là, il renversa les tables des pâtisseries, qui le rouèrent de coups. Voyant à quel point il avait été battu, Syméon se dit : «Vraiment, vraiment, humble Syméon, tu ne vivras pas entre les mains de ces gens.»

Une semaine plus tard. Par la grâce de Dieu, un aubergiste l'aperçut et, ne sachant pas que Syméon se comportait comme un fou, lui dit (pensant que l'abba était sain d'esprit) : «Vénérable abba, veux-tu, au lieu d'errer de lieu en lieu, vendre des fèves de ma part ?» Et il lui répondit : «Oui.» Le premier jour, quand l'aubergiste l'eut mis à contribution, Syméon commença à distribuer des fèves à tous et en mangea lui-même en grande quantité, car il n'avait rien mangé de toute la semaine. Alors la femme de l'aubergiste dit à son mari : «Où as-tu trouvé cet homme ? Vraiment, s'il est si glouton, nous ne vendrons pas grand-chose, car j'ai remarqué qu'il a mangé au moins une marmite entière de fèves.» Ils ne savaient pas que le contenu des autres marmites – fèves, lentilles, diverses friandises et tout le reste – il en avait donné à ses frères et à d'autres personnes, et ils pensaient que tout était vendu. Ayant ouvert la caisse et n'y ayant trouvé aucun folio, ils battirent Syméon et, le tirant par la barbe, le chassèrent. Le soir venu, le saint voulut (et Syméon ne quitta pas l'aubergiste à la tombée de la nuit pour aller dormir derrière la porte) brûler de l'encens et, ne trouvant pas de tesson, il mit la main dans le foyer, ramassa des charbons et brûla de l'encens. Comme Dieu avait daigné sauver l'aubergiste (qui était un hérétique acéphalésévérien), sa femme vit que Syméon brûlait de l'encens à la main, et surpris, le vieillard s'écria : «Un seul Dieu ! Abba Syméon, brûles-tu de l'encens dans la paume de ta main ?» À ces mots, il feignit d'être brûlé et, secouant les braises dans son vieux manteau, dit à la femme : «Puisque tu ne veux pas que je brûle de l'encens dans ma main, regarde, j'en brûle dans mon manteau.» Dieu, qui avait sauvé le buisson d'épines et les jeunes gens du feu, vit que les flammes avaient épargné le vieillard et ses vêtements. Le sort de l'aubergiste et de sa femme sera raconté dans un autre chapitre.

Après avoir accompli un miracle, le saint prit soin de quitter les lieux aussitôt, jusqu'à ce que son exploit soit oublié. De plus, il s'efforça de commettre un acte inconvenant afin de dissimuler sa faute. Pendant quelque temps, il servit de l'eau chaude dans une auberge et gagna ainsi sa vie. L'aubergiste était si cruel qu'il refusait souvent de nourrir Syméon, bien que ce dernier s'en fût enrichi grâce à lui. Car, voulant se divertir, les habitants se disaient : «Allons boire un verre chez le saint fou !» Un jour, un serpent entra dans la taverne, but à une cruche de vin, y déversa son venin et s'enfuit. À ce moment-là, abba Syméon n'était pas à sa place habituelle; il dansait dans la rue avec des laïcs. De retour à la taverne, le saint remarqua une inscription sur la cruche, invisible aux autres : «Mort». Il comprit aussitôt et, prenant une bûche, brisa la cruche. L'aubergiste lui arracha la bûche des mains et se mit à le frapper avec jusqu'à ce qu'il soit épuisé, puis le jeta dehors. Le lendemain, abba Syméon revint et se cacha derrière la porte. Puis le serpent rampa de nouveau, et l'aubergiste, le remarquant, saisit la bûche de la veille pour le tuer avec, mais il manqua son coup et cassa toutes les cruches et les verres. Alors le saint fou surgit de derrière la porte et lui dit : «Que fais-tu, imbécile ? Tu vois, je ne suis pas le seul à être

malicieux.» Alors l'aubergiste comprit pourquoi Abba Syméon avait cassé la cruche; il fut édifié et commença à vénérer sa sainteté. Or, le bienheureux abba, voulant anéantir cette édification pour que l'aubergiste ne révèle pas son secret, un jour, alors que la femme de l'aubergiste dormait dans sa chambre et que son mari servait à l'auberge, il vint la trouver et fit semblant d'enlever son manteau. La femme poussa un cri, et son mari accourut. Elle lui dit : «Chasse-le ! Qu'il soit maudit trois fois ! Il voulait me violer !» L'aubergiste battit Syméon et le jeta dehors, dans le froid (cette nuit-là, il y avait un violent orage et une forte pluie). Dès lors, non seulement il le prit pour un fou, mais s'il entendait quelqu'un dire : «Vraiment, peut-être que l'abba ne fait que feindre la folie», lui disait-il aussitôt : «Il est vraiment possédé – si tant est que je le sois moi-même.» J'étais convaincu que personne ne m'égarerait : après tout, il a bien essayé de séduire ma femme, mais il a échoué, et il mange de la viande comme s'il ne croyait pas en Dieu. Le saint, s'étant abstenu de pain pendant une semaine entière, mangeait souvent de la viande, et personne ne savait qu'il jeûnait; il mangeait même en public pour tromper tout le monde.

Il était, pour ainsi dire, incorporel et ne considérait rien d'indécent, ni les actions humaines ni les besoins naturels. Plus d'une fois, lorsque son estomac réclamait sa satisfaction habituelle, il s'asseyait sans vergogne sur la place publique, devant tout le monde, pour faire croire à tous qu'il agissait ainsi par folie. Protégé, comme nous l'avons souvent dit, par la grâce du saint Esprit qui demeurait en lui, Syméon repoussait l'ardeur du diable, et ce feu ne lui faisait aucun mal. Un jour, le très vénérable et pieux Jean, qui nous a relaté la vie du saint, vit que Syméon avait dévié de sa stricte abstinence (c'était après Pâques, et il avait observé tous les jeûnes sans rien manger). Pris de pitié et émerveillé par son exploit ineffable, bien que le saint habitât en ville et côtoyât hommes et femmes, il voulut le fortifier et, comme pour plaisanter, lui dit : «Ne devrais-tu pas aller te laver, imbécile ?» Syméon lui répondit en riant : «D'accord, allons-y, allons-y» – et sur ces mots, il ôta ses vêtements. Il se noua la tête comme un turban. Le vénérable Jean lui dit : «Habille-toi, mon frère, sinon je ne t'accompagnerai pas.» Abba Syméon lui répondit : «Laisse-moi tranquille, insensé ! Je n'ai fait qu'une chose avant l'autre, et si tu ne veux pas marcher avec moi, je vais un peu devant.» Et, laissant Jean, il s'avança un peu. Les bains des hommes et ceux des femmes étaient côte à côte; Syméon passa délibérément devant ceux des hommes et se précipita dans ceux des femmes. Le vénérable Jean lui cria : «Où vas-tu, insensé ? Arrête-toi ! Ces bains sont pour les femmes.» La plus merveilleuse, se retournant, lui dit : «Laisse-moi tranquille, insensé ! Il y a de l'eau chaude et de l'eau froide ici, et de l'eau chaude et de l'eau froide là, et rien d'autre ni là ni ici.» Et il courut et entra chez les femmes, comme dans la gloire du Seigneur, mais elles se jetèrent toutes sur lui et le chassèrent à coups de poing. Un diacre pieux demanda à Syméon, après que celui-ci lui eut raconté toute sa vie : «Pour l'amour de Dieu, dites-moi, père, qu'avez-vous ressenti en entrant dans les bains publics ?» Syméon répondit : «Vraiment, mon enfant, je me sentais comme une poutre parmi d'autres. Car je ne sentais ni mon corps ni la présence d'autres corps. Mon esprit était entièrement tourné vers Dieu et fixé sur Lui.» Après tout, le saint accomplit certains de ses actes pour le salut et par compassion pour les hommes, tandis que d'autres visaient à dissimuler ses exploits.

Un jour, des jeunes gens jouaient en courant hors des portes de la ville. Parmi eux se trouvait le fils du vénérable diacre Jean, ami de Syméon. Quelques jours auparavant, il avait péché avec une femme mariée et, tandis que le jeune homme quittait sa maison sans être remarqué, le diable le possédait. Alors le saint décida de le remettre sur le droit chemin et de le guérir. Il dit aux joueurs : «Si vous ne m'intégrez pas au jeu, je ne vous laisserai pas courir», et il se mit à leur jeter des pierres. Le camp du jeune homme que le saint voulait guérir accepta de l'accueillir. Mais Syméon passa du côté adverse, car il savait ce qu'il allait faire. Et lorsque les joueurs se mirent à courir, il se précipita sur le jeune homme possédé et, l'ayant rattrapé, le frappa discrètement au visage en disant : «Ne commets pas d'adultère, misérable, et le démon ne t'approchera pas.» Aussitôt, le démon terrassa le jeune homme, et tous accoururent vers lui. Tandis que le possédé gisait, écumant de rage, il vit l'insensé chasser de son corps un chien noir et le frapper avec une croix de bois. Après un long moment, le jeune homme reprit ses esprits et on commença à l'interroger sur ce qui lui était arrivé. Il ne put répondre que : «On m'a dit : "Ne commets pas d'adultère."» Lorsque abba Syméon s'endormit en paix, le jeune homme sembla reprendre conscience et raconta en détail tout ce qui lui était arrivé.

Un jour, des mimes se produisaient au théâtre. Parmi eux se trouvait un magicien. Le saint, voulant empêcher un tel mal (d'autant plus que le magicien en question accomplissait aussi de

bonnes actions), décida de ne pas partir et se tint dans l'arène où jouaient les mimes. Dès qu'il vit que le magicien avait commencé son acte maléfique, il lui jeta un caillou dans la main droite, après y avoir tracé une croix, et sa main se dessécha. Personne ne vit qui avait jeté le caillou. Cette nuit-là, le saint apparut au magicien en songe et lui dit : «J'ai accompli mon dessein, et si tu ne jures pas de renoncer à de telles pratiques à l'avenir, tu ne seras pas guéri.» Le magicien jura par la Vierge Marie : «Je ne referai plus jamais une chose pareille.» Au matin, constatant que sa main était guérie, il raconta tout son rêve, sauf que c'était Syméon qui lui était apparu, et il put seulement murmurer : «Un moine couronné de vigne me l'a dit.»

À l'époque de la bienheureuse mémoire de l'empereur Maurice, en 163, alors qu'un terrible tremblement de terre détruisait Antioche et menaçait déjà Émèse (c'est à ce moment-là que le saint revenait du désert), Syméon, ayant dérobé une ceinture dans une école, se mit à fouetter les colonnes en disant : «Ton maître t'a dit : Arrête !» Et lorsque le tremblement de terre commença, pas une seule des colonnes qu'il fouettait ne s'effondra. Alors Syméon s'approcha d'une colonne et dit : «Puissiez-vous ne pas tomber et ne jamais vous effondrer.» Et la colonne se fendit de haut en bas, pencha légèrement et resta ainsi. Personne ne comprenait pourquoi le bienheureux agissait ainsi, et tous disaient qu'il chassait les colonnes de la folie.

En réalité, il faut glorifier Dieu et s'émerveiller de ses œuvres, car dans ces actions que l'on prenait pour de la folie, Syméon accomplissait souvent des miracles. Un jour, avant qu'une épidémie de peste ne frappe la ville, il fit le tour des écoles et, embrassant les garçons, disait à chacun, comme pour plaisanter : «Bon voyage, mon cher.» Il n'embrassait pas tout le monde, mais seulement ceux que la grâce de Dieu lui désignait. Et il disait au maître de chaque école : «Pour l'amour de Dieu, insensé, ne frappez pas les garçons que j'embrasse, car le voyage sera long pour eux.» Les maîtres, se moquant de lui, le frappaient parfois avec une ceinture, parfois faisaient signe aux garçons, et ils l'injuriaient copieusement. La peste s'abattit sur eux, et aucun de ceux qu'Abba Syméon avait embrassés ne survécut; tous périrent.

Le saint avait coutume de rendre visite aux riches et de leur jouer divers tours; il feignait souvent d'embrasser les esclaves de leur maître. Un jour, l'esclave d'un noble, enceinte d'un laïc, ne voulant pas révéler l'identité de son séducteur, répondit à sa maîtresse, qui lui demanda qui l'avait corrompue : «Un fou m'a violée.» Lorsqu'il arriva à cette maison, comme à son habitude, la maîtresse de l'esclave lui dit : «C'est merveilleux, abba Syméon, que vous ayez profané et mis enceinte ma servante.» Aussitôt, il rit et, inclinant la tête et joignant les doigts, dit : «Pardonne, pardonne, humble homme, quand elle accouchera, tu recevras le petit Syméon.» Jusqu'à ce jour, abba Syméon resta auprès de cette servante et lui apporta du pain, de la viande et du poisson, en disant : «Mange, ma femme.» Lorsque vint l'heure de l'accouchement, la femme souffrit trois jours durant d'atroces douleurs. Alors sa maîtresse dit à l'insensé : «Prie, abba Syméon, car ta femme ne peut pas enfanter.» Il dansait et frappait des mains en rythme, et lui dit : «Jésus m'en est témoin, Jésus m'en est témoin, humble enfant. L'enfant ne naîtra pas avant que la femme n'ait révélé qui est le père.» Quand la femme qui accouche entendit les paroles de Syméon, elle dit : «Je l'ai blasphémé ! Mon enfant est d'un Émésan !» Aussitôt, la femme accoucha. Et tous furent stupéfaits; certains considéraient Syméon comme un saint homme, tandis que d'autres disaient : «Ses prédictions viennent de Satan, car c'est un véritable fou.»

Deux pères d'un monastère près d'Émèse se mirent à méditer sur les raisons pour lesquelles l'hérétique Origène, honoré par Dieu pour son savoir et sa sagesse, avait succombé à la tentation. L'un dit : «Le savoir qui lui était propre ne venait pas de Dieu, mais de l'abondance de ses dons naturels : doté d'un esprit généralement souple, il l'a aiguisé par la lecture des Saintes Écritures et des œuvres des pères de l'Église, ce qui l'a aidé à écrire ses œuvres.» Le second objecta : «On ne peut pas dire ce qu'il a dit, surtout dans son Hexaples, par la seule abondance de ses dons naturels.» (C'est pourquoi l'Église universelle reconnaît l'Hexaples encore aujourd'hui.) Le premier commença alors à lui répondre : «En vérité, il y a des païens qui possèdent une plus grande sagesse que lui et qui ont composé plus de livres. Devraient-ils pour autant être loués pour leur vaine verbosité ?» Comme ces pères ne parvenaient pas à un accord, l'un d'eux dit finalement à l'autre : «Nous avons entendu dire, par des gens qui ont visité les lieux saints, qu'il y a de nombreux moines éminents dans le désert du Jourdain. Allons nous renseigner auprès d'eux.» Arrivés aux lieux saints et après avoir prié, ils se dirigèrent vers le désert de la mer Morte, où s'étaient retirés les illustres Jean et Syméon. Dieu ne permit pas que les efforts de ces pères soient vains, et ils rencontrèrent abba Jean, qui avait lui aussi atteint une grande perfection spirituelle.

Les voyant, il dit : «Ceux qui ont quitté la mer et cherchent de l'eau dans le désert arrivent à point nommé.» Ils eurent une longue et pieuse conversation, et les pères expliquèrent à Jean la raison de leur si long voyage. Et il leur dit : «Pères, il ne m'a pas encore été accordé la grâce d'interpréter les jugements de Dieu. Retournez dans votre pays, auprès de l'insensé Syméon; il pourra résoudre votre différend et tout ce que vous désirez. Dites-lui : «Priez pour Jean, afin qu'il reçoive lui aussi dix.» Lorsqu'ils arrivèrent à Émèse et demandèrent : «Où est l'insensé nommé Syméon ?», tous se moquèrent d'eux et dirent : «Pourquoi avez-vous besoin de lui, pères ? Il n'est pas dans son état normal, il agace tout le monde et se moque de tous, surtout des moines. Ils se mirent néanmoins à sa recherche et le trouvèrent dans une auberge, où il se régala de fèves comme un ours. L'un des pères, aussitôt troublé, se dit : «Vraiment, nous avons trouvé un homme plein de sagesse : il peut nous expliquer bien des choses.» S'approchant, les pères lui dirent : «Béni soit-il.» Syméon leur répondit : «Vous arrivez à un mauvais moment, et celui qui vous a envoyés est un insensé.» Puis il prit le père par l'oreille, et, le cœur serré, le gifla si fort que sa joue le brûla pendant trois jours, en disant : «Pourquoi méprises-tu les fèves ?» Après tout, ils les firent tremper pendant quarante jours, mais Origène n'en mangea pas, car il s'était aventuré trop loin en mer et n'avait pu en sortir, et s'était noyé dans les profondeurs. Les pères furent surpris, car Syméon leur avait tout raconté, jusqu'à ces mots : «L'imbécile en veut dix ? Il est aussi fou que vous. Dites-moi, avez-vous déjà reçu un coup de pied ? Allez, allez !» Et aussitôt, prenant une chope de fusk brûlant, il s'en brûla les lèvres, de sorte que les pères ne purent répéter ses paroles.

Un jour, alors que Syméon travaillait encore à la taverne, il se mit à jouer du luth dans une ruelle où vivait un esprit impur. Il jouait en récitant la prière du grand Nikon pour chasser l'esprit, car celui-ci avait tourmenté de nombreuses personnes. Et ainsi, lorsque l'esprit s'enfuit de cet endroit, Syméon, sous l'apparence d'un Éthiopien, traversa la taverne et brisa tout. De retour, le prodige dit à sa maîtresse : «Qui a bien pu casser tout ça ?» Elle dit : «Un Éthiopien est venu, qu'il soit maudit, et il a tout cassé.» Syméon lui dit en riant : «Petit, petit, hein ?» Elle répondit : «Oui, imbécile, vraiment petit.» Il lui dit : «C'est moi qui l'ai envoyé pour qu'il casse tout ici.» Quand la femme entendit cela, elle se précipita pour frapper Syméon. Le saint, ramassant de la terre, la lui jeta au visage, lui couvrit les yeux et dit : «Maintenant, tu ne m'attraperas pas. Convertis-toi à ma foi, sinon ce maudit détruira tout ici chaque jour.» Les aubergistes étaient, après tout, des hérétiques, des acéphales. Syméon partit, et voilà que le lendemain, à la même heure, l'Éthiopien apparut et détruisit de nouveau tout sous les yeux de tous. Accablés par un tel malheur, le mari et la femme se convertirent à l'orthodoxie. Syméon les guérit de leur incrédulité. Mais ils n'osèrent parler de lui à personne, bien que chaque jour le fou passât devant eux et se moquât d'eux.

Un des artisans de la ville, connaissant la vertu de Syméon, voulut la révéler à tous. Car un jour, il vit deux anges avec Syméon pendant ses ablutions. Cet artisan était juif et blasphémait sans relâche contre le Christ. Alors, le saint lui apparut en songe et interdit à quiconque de révéler ce qu'il avait vu. Le lendemain matin, le Juif décida néanmoins de dévoiler le secret du saint. Mais aussitôt, Syméon lui apparut, lui toucha les lèvres et les ferma, et le Juif ne put rien dire à personne à son sujet. Alors, l'artisan alla vers le fou et lui fit signe de la main de se délier la langue. Mais abba Syméon feignit d'être un fou et, comme un fou, se mit à faire des signes en retour. Ainsi, d'un geste de la main, il indiqua au Juif qu'il devait se signer. C'était un spectacle terrible de les voir se faire des signes en silence. De nouveau, le vieillard apparut au Juif en songe et lui dit : «Accepte le baptême, ou tu resteras muet.» Et alors, le saint fut incapable de le convertir. Quand abba Syméon mourut et que le Juif lors du transfert de la dépouille du saint au cimetière, vit une couronne sur lui; lui et toute sa maisonnée furent baptisés. Et dès qu'il sortit des fonts baptismaux, il se mit à parler. Chaque année, les Juifs commémoraient le saint fou et appelaient les pauvres.

Le bienheureux avait atteint une telle pureté et un tel détachement qu'il dansait souvent et menait des danses en cercle, avec une courtisane à ses côtés et une autre de l'autre; il leur tenait la main, se mêlait aux fidèles et racontait ses plaisanteries. Parfois, des femmes de mœurs légères glissaient leurs mains sous la chemise de Syméon, l'abordaient, le giflaient et le pinçaient. L'ancien, tel l'or pur, n'en fut pas souillé. Dans le désert, comme il le racontait lui-même, il luttait souvent contre ses désirs ardents et priait Dieu et le glorieux Nikon de le délivrer de ses passions lubriques. Et un jour, il vit cet homme glorieux venir et lui dire : «Comment vas-tu, frère ?» Et Syméon lui répondit : «Si tu n'étais pas venu, cela aurait été grave, car la chair, je ne sais pourquoi, me tourmente.» Souriant, tandis que Syméon parlait, le prodigieux Nikon apporta de l'eau du Jourdain

sacré et l'aspergea sous son nombril, traçant le signe de la croix sur Syméon et disant : «Te voilà guéri.» Et dès lors, comme le saint le jura, ni dans son sommeil ni à son réveil, l'ardeur charnelle ne le saisit. Aussi, cet homme inébranlable osa-t-il revenir au monde, désirant compatir avec ceux qui étaient tourmentés par la tentation et les sauver. Parfois, il disait à une femme volubile : «Voulez-vous être ma compagne ? Je vous donnerai cent nomismata.» Nombreux étaient ceux qu'il appelait et qui croyaient à ses paroles, car il leur montrait de l'argent. Après tout, le bienheureux avait tout ce qu'il désirait, car, en raison de sa sainteté, Dieu avait invisiblement tout envoyé à Syméon. Plus tard, il exigea de la femme qui avait pris l'argent qu'elle jure de ne jamais le renier.

Simeon agissait toujours sous couvert de folie et de bouffonnerie. Mais les mots sont impuissants à décrire ses actes. Tantôt il feignait d'être boiteux, tantôt il courait en sautillant, tantôt il rampait sur les fesses, tantôt il faisait trébucher quelqu'un à la hâte et le faisait tomber, tantôt il regardait le ciel à la nouvelle lune, tombait et se débattait, tantôt il criait, car, selon lui, un tel comportement convenait parfaitement à ceux qui feignaient la folie pour le Christ. De cette manière, il dénonçait souvent les péchés et détournait les gens du mal, et pour corriger quelqu'un, il se mettait en colère, faisait des prédictions et agissait à sa guise, changeant seulement de voix et d'apparence. On le prenait pour un de ces diseurs de bonne aventure possédés par un démon. Si une femme, réputée être sa maîtresse, le trompait, il savait aussitôt au fond de lui qu'elle avait commis un péché charnel, et le saint parlait, ouvrant la bouche et s'écriant : «Tu m'as trompé ! Sainte Mère de Dieu, sainte Mère de Dieu, punis-la !» et priait pour que la femme reste paralysée jusqu'à sa mort. Souvent, lorsque sa maîtresse était obsédée par le péché charnel, il envoyait un démon sur elle. C'est ainsi qu'il enseignait à toutes les femmes avec lesquelles il avait un accord l'abstinence et l'interdiction de le tromper.

Près d'Émèse vivait un archicomite. Ayant entendu parler de Syméon, il se dit : «Je saurai bien, en le voyant, s'il est vraiment fou ou s'il fait semblant.» Il se rendit donc en ville et aperçut par hasard Syméon, pris en stop par une prostituée, tandis qu'une autre le fouettait. L'archicomite, perplexe, se dit en syriaque : «Satan lui-même doute-t-il que ce faux abba commette l'adultère avec elles ?» Aussitôt, l'insensé, se dégageant de l'étreinte des femmes, alla vers l'archicomite qui, à quelques pas de lui, le gifla et, se déshabillant et dansant, lui dit : «Viens ici, amusons-nous, malheureux, il n'y a rien de mal à cela.» Alors l'archicomite comprit que Syméon avait deviné ses pensées et en fut stupéfait. Mais chaque fois qu'il essayait d'en parler, sa langue se crispait et il en restait muet.

Syméon possédait une grâce d'abstinence plus grande que bien des saints. Car dès le début du Grand Carême, il ne mangeait rien jusqu'au Jeudi saint, et le jeudi matin, il allait chez le boulanger et se gavait. Tous ceux qui l'entouraient étaient perplexes, expliquait le saint, car il ne jeûnait même pas le Jeudi saint. Le vénérable diacre Jean comprenait cependant que Syméon vivait ainsi selon la volonté de Dieu. Aussi, lorsque Jean le trouva en train de déguster des sucreries chez le boulanger le matin du Jeudi saint, il lui dit : «Combien coûte ton festin, imbécile ?» Le boulanger, tenant quarante numii dans sa main, répondit : «Un folio, imbécile !» Par là, Syméon voulait dire qu'il mangeait après quarante jours.

Une fois de plus, un démon apparut dans une autre rue de la ville. Un jour, le saint, passant par là, vit ce démon se préparer à attaquer quelqu'un. Il remplit alors sa poitrine de pierres et commença à les jeter sur la place, empêchant quiconque de passer. À ce moment, un chien passa en courant, et le démon l'attaqua, écumant de rage. Alors le saint dit à tous : «Maintenant, insensés, partez !» Car le sage savait que si un homme avait mis le pied là, le démon l'aurait frappé lui au lieu du chien; aussi occupa-t-il l'endroit un moment. Le but de ce sage Syméon, comme nous l'avons déjà dit, était le suivant : avant tout, sauver les âmes humaines, ou constamment

C'était un fou qui, par des actes de moquerie, des miracles accomplis de façon ridicule ou des instructions données en feignant la folie, cherchait à dissimuler sa vertu pour n'obtenir ni louanges ni honneurs.

Un jour, alors que des jeunes filles dansaient et chantaient en rond dans la rue, Syméon décida de passer. À sa vue, elles se mirent à chanter une chanson espiègle sur les moines. Le saint récita une prière pour les ramener à la raison, et aussitôt, Dieu les rendit toutes louches. Apprenant leur malheur les unes des autres et comprenant que Syméon en était la cause, elles se lancèrent à sa poursuite en criant : «Délivre-moi de ta malédiction, fou ! Délivre-moi !» Elles croyaient que c'était sa malédiction qui les avait rendues louches. Rattrapent le saint et le

retiennent, et le supplient, comme Syméon l'avait dit, de défaire son sort. Le saint leur dit en riant : «Celle d'entre vous qui veut être guérie, je l'embrasserai sur l'œil malade, et elle sera guérie.» Celles qui, par la volonté de Dieu, devaient être guéries, acceptèrent, dit le saint, mais les autres, qui ne voulaient pas qu'il les embrasse, restèrent louches et pleuraient. Lorsque le saint s'éloigna un peu, les filles coururent après lui en criant : «Attends, imbécile, attends au nom de Dieu, embrasse-nous aussi !» C'était étonnant de voir le vieillard courir, poursuivi par les filles; certains passants disaient que les filles jouaient avec lui, d'autres pensaient qu'elles avaient, elles aussi, perdu la raison. Ces filles restèrent louches pour toujours. Le saint dit : «Si le Seigneur ne les avait pas rendues louches, elles auraient surpassé toutes les femmes syriennes en débauche, mais à cause de leur maladie oculaire, elles ont échappé à bien des maux.»

Un jour, le vénérable Jean, ami de Syméon, l'invita à déjeuner. Il y avait chez lui des jambons crus suspendus. Abba Syméon commença à en couper des morceaux et à les manger. Le sage Jean, ne voulant pas le dire à voix haute, se pencha à l'oreille de Syméon et lui dit : «Tu ne me feras pas honte si tu manges de la viande de chameau crue, alors mange si tu le souhaites.» La vertu du fou lui fut révélée, car il était lui-même un homme spirituel.

Un jour, des habitants d'Émèse vinrent à la Ville Sainte pour célébrer Pâques. L'un d'eux se rendit au Jourdain pour prier et fit le tour des grottes, distribuant des cadeaux aux pères. Par la grâce de Dieu, ce voyageur rencontra abba Jean, le frère d'abba Syméon, dans le désert. À la vue de Jean, il se prosterna et demanda à l'ermite de prier pour lui. Abba Jean lui demanda : «D'où viens-tu ?» Il répondit : «D'Émèse, Père.» Alors Jean lui répondit : «Pourquoi toi, qui habites dans la même ville qu'abba Syméon, qu'on appelle le Fou en Christ, te tournes-tu vers moi, un homme sans valeur ? Car moi aussi, comme le monde entier, je vis de ses prières.» Abba Jean conduisit l'errant dans sa grotte et le traita avec générosité, car par la grâce de Dieu, il ne manquait de rien. En effet, où trouverait-on, dans ce désert aride, du pain complet, du poisson frit, du vin excellent et de belles cruches ? Après avoir mangé à leur faim, Jean lui donna trois poissons frits – eux aussi avaient été donnés au saint par Dieu – et dit : «Donne-les au fou pour le Christ et dis-lui de ma part : "Au nom de Dieu, prie pour ton frère Jean."» Et le Seigneur témoigna ainsi de la vérité : lorsque l'errant retourna à Émèse, abba Syméon l'accueillit aux portes de la ville et lui dit : «Comment vas-tu, insensé ? Comment un autre fou comme abba Jean peut-il vivre ? J'espère que tu n'as pas touché aux présents qu'il t'a envoyés ? Vraiment, vraiment, si tu les mangeais tous les trois, ils resteraient dans ton estomac.» L'errant fut stupéfait d'entendre tout cela, qu'il allait lui-même raconter. Aussitôt, l'insensé le conduisit à son refuge et, comme l'errant le lui assura, «il mit devant moi tout ce qu'abba Jean possédait», même une cruche de la même taille que celle qu'il avait vue dans la grotte de Jean. Après le repas, je lui donnai le poisson qu'on lui avait envoyé et rentrai chez moi, sans oser dire un mot de Syméon, car tous le croyaient fou.

Nous avons mentionné plus haut que Syméon accomplit un miracle pour l'homme pieux qui nous raconta son histoire. Voici ce miracle : plusieurs malfrats assassinèrent Jean et jetèrent son corps par la fenêtre de sa maison. Un grand tumulte s'ensuivit, l'affaire fut rapportée aux autorités et le vénérable Jean fut condamné à la pendaison. Sur le chemin de l'exécution, Jean ne cessait de répéter : «Dieu des insensés, aide-moi ! Dieu des insensés, ne m'abandonne pas à cette heure !» Le Seigneur voulut le sauver de cette calomnie, et quelqu'un apparut alors et dit à abba Syméon : «Humble homme, ton ami, le vénérable Jean, sera pendu, et s'il périt, tu mourras de faim, car personne ne prend soin de toi comme lui.» Celui qui était venu raconta à Syméon comment ils avaient réussi à entraîner Jean dans le meurtre. Abba Syméon, feignant la folie comme à son habitude, relâcha l'homme et se retira dans un lieu secret où il priait toujours et que seul son ami, le pieux Jean, connaissait. À genoux, il implora Dieu de délivrer son serviteur d'un si terrible danger. Lorsque ceux qui le menaient à l'exécution arrivèrent à l'endroit où ils devaient ériger son gibet, des cavaliers accoururent et exigèrent la libération de Jean, car les véritables meurtriers avaient été trouvés. Dès qu'il fut libéré, Jean se rendit aussitôt au lieu où il savait qu'il serait toujours. Abba Syméon s'approcha et, l'apercevant de loin, les mains levées vers le ciel, il frissonna, car, selon le serment de Jean, des flammes s'élevaient du saint vers le ciel. «Autour de lui, il y avait comme une fournaise ardente, et il se tenait au milieu, de sorte que je n'osai pas m'approcher de lui avant qu'il n'eût fini sa prière.» Se retournant, il me vit et me dit aussitôt : «Diacre, que se passe-t-il ? Au nom de Jésus, au nom de Jésus, tu as presque bu jusqu'à la dernière goutte. Maintenant, prie. Cette épreuve t'est envoyée parce qu'hier, deux mendiants sont venus te voir, et toi, bien que tu aies eu de quoi leur donner, tu les as chassés. Et ce que tu

donnes ne t'appartient pas, mon frère.» Ne croyez-vous pas celui qui a dit : «Vous recevrez le centuple en ce siècle, mais dans le siècle à venir la vie éternelle» Si vous croyez, donnez; mais si vous ne donnez pas, c'est que vous ne croyez pas au Seigneur. Telles étaient les paroles du saint fou, ou plutôt, du sage saint ! Car, devant ce vénérable Jean, lorsqu'ils se trouvaient seuls face à face, Syméon ne s'était jamais montré comme un fou, mais lui avait parlé avec tant de sagesse et d'humilité qu'un parfum s'échappait souvent de sa bouche; comme l'assurait ce vénérable Jean : «Je ne pouvais croire que c'était celui qui, tout récemment, semblait un fou.»

Syméon se comportait différemment avec tous les autres. Parfois, le dimanche saint, il portait une guirlande de saucisses, comme une table, tenant de la moutarde dans sa main gauche, et dès le petit matin, il trempait les saucisses dans la moutarde et les mangeait. Il enduisait de moutarde les lèvres de ceux qui venaient se divertir avec lui. Un jour, pour s'amuser de la sorte, un villageois arriva avec un doré jaune dans chaque œil, et Syméon lui enduisit les yeux de moutarde. Le villageois faillit mourir de la douleur atroce, mais Syméon lui dit : «Imbécile, lave-toi les yeux avec du vinaigre et du jus d'ail, tu seras guéri aussitôt.» Croyant qu'il devait absolument se sauver, le villageois se précipita chez le médecin, mais son état s'aggrava. Finalement, le villageois, furieux, jura en syriaque : «Je jure par le Dieu du ciel, même si mes deux yeux me sortent de l'œil, je ferai comme cet imbécile me l'a dit.» Et lorsqu'il se lava les yeux, comme Syméon le lui avait conseillé, il fut aussitôt guéri et ses yeux redevinrent clairs, comme s'ils l'avaient toujours été, si bien qu'il glorifia Dieu. Alors l'insensé, rencontrant le villageois, lui dit : «Vois, insensé, tu es guéri. Prends garde de ne plus voler les enfants de ton prochain.»

À Émèse, un homme fut dépouillé de cinq cents nomismata. Alors qu'il cherchait son argent, abba Syméon le rencontra. Pour se reconforter, il dit à Syméon : «Insensé, peux-tu faire quelque chose pour retrouver mon argent ?» Syméon répondit : «Je le peux, si tu le veux.» L'homme qui avait posé la question répliqua : «Fais-le, et si on le retrouve, je te donnerai dix nomismata.» Syméon lui dit : «Fais ce que je te dis, et cette nuit même, l'argent sera dans ton trésor.» Et cet homme jura à Syméon de lui obéir, à moins qu'il ne lui demande quoi que ce soit d'inconvenant. Syméon lui dit de nouveau : «Alors, l'échanson, ton serviteur, t'a volé ton argent. Mais vois, promets-moi de ne le frapper ni lui ni personne d'autre dans ta maison.» Car cet homme était généreux en coups. L'Émésan croyait que Syméon lui avait interdit de punir quiconque pour vol, mais abba Syméon avait dit cela pour qu'il ne frappe jamais personne. L'homme, cependant, jura solennellement de ne lever la main sur personne. Et, partant, il s'approcha gentiment de son serviteur et reçut tout l'argent. Chaque fois que l'Émésan essaya de frapper quelqu'un après cela, il ne le put, car sa main s'engourdissait aussitôt. Et, comprenant ce qui se passait, il dit : «Vraiment, c'est une punition de Syméon.» Il alla vers l'insensé, disant : «Délivre-moi, insensé, de ma malédiction.» L'insensé feignit aussitôt l'ignorance dans sa folie. Comme cet homme importunait souvent Syméon, le saint lui apparut en songe et lui dit : «En vérité, si je te libère de ta malédiction, je te libérerai aussi de ton argent, et je le dilapiderai entièrement. N'as-tu pas honte ? Pourquoi lèves-tu la main contre tes compagnons de service, qui, dans le siècle à venir, te seront supérieurs ?» Après ce songe, l'homme qui importunait Syméon le laissa tranquille. La compassion de Syméon pour les possédés était sans bornes : il allait souvent à leur rencontre, feignant d'être lui-même possédé par un démon. Tout en conversant avec eux, il en guérissait beaucoup par sa prière, à tel point que certains possédés s'écriaient : «Grande est ta puissance, insensé ! Tu te moques du monde entier, et tu viens ici nous tourmenter ? Va-t'en ! Tu n'es pas comme nous. Pourquoi nous tourmentes-tu toute la nuit et nous brûles-tu le feu ?» Car lorsque l'homme juste était avec eux, il réprimandait, tel un homme inspiré par le saint Esprit, nombre de voleurs et de débauchés, criant à d'autres leur manque de communion et accusant certains de parjure, si bien que, par une telle ruse, il détourna presque tous les habitants d'Émèse du péché.

À cette époque vivait une femme qui lisait l'avenir, confectionnait des amulettes et pratiquait la sorcellerie. Le saint parvint à gagner sa faveur en lui donnant ce qu'il recevait de ceux qui le lui donnaient : tantôt de petites pièces, tantôt du pain, tantôt des vêtements. Un jour, il lui dit : «Voulez-vous que je vous fabrique une amulette contre le mauvais œil ?» Elle répondit : «Bien sûr, imbécile», se disant que, même s'il était fou, il pourrait peut-être en fabriquer une. Après son départ, il écrivit sur une tablette en syriaque : «Que le Seigneur détruise votre sorcellerie et que vous ne laissiez personne se détourner de lui ni ne l'attirer à vous.» Syméon lui donna cette tablette, et la femme la porta. Elle ne put plus jamais faire de prophétie ni confectionner d'amulette.

Un jour, Syméon était assis avec des mendiants, se réchauffant près du four d'un souffleur de verre. Ce souffleur était juif. Syméon dit aux mendiants, sur un ton badin : «Vous voulez que je vous fasse rire ? Je vais faire le signe de croix sur le verre que le verrier est en train de souffler, et il se brisera.» Sept verres se brisèrent l'un après l'autre. Les mendiants se mirent à rire et le racontèrent au verrier, qui se précipita sur Syméon et le brûla avec un fer rouge. Tandis qu'il s'enfuyait, Syméon lui cria : «Espèce d'ordure ! Tant que tu n'auras pas fait le signe de croix sur ton front, tous tes verres se briseront !» Et lorsque le souffleur brisa de nouveau treize verres l'un après l'autre, il s'humilia et fit le signe de croix sur son front, et ses verres ne se brisèrent plus. À partir de ce moment, le Juif renonça à sa foi et devint chrétien.

Un jour, dix laïcs lavaient leur linge hors de la ville, et le Bienheureux, passant par là, leur dit : «Venez, insensés, je vous offre un festin.» Cinq d'entre eux répondirent : «Dieu sait, allons-y !» et les autres hésitaient. Il s'approcha d'eux et leur dit : «On ne sait vraiment pas ce qu'il vous préparera pour le petit-déjeuner. Après tout, il va de maison en maison mendier. Où trouverait-il de quoi se régaler ? Il veut seulement vous distraire de votre travail.» Mais les cinq hommes crurent Syméon et partirent avec lui. Il leur dit alors : «Attendez ici.» Et, les quittant, il ne s'éloigna pas plus loin qu'une flèche et se mit à prier en secret. Ils se dirent alors : «Il se moque de nous. Abba Syméon veut sûrement nous offrir de l'herbe.» À peine eurent-ils prononcé ces mots qu'ils virent Abba leur faire signe de s'approcher. Car, comme nous l'avons dit, il avait prié et, avec l'aide de Dieu, avait tout préparé pour eux. En s'approchant, les laïcs virent que devant Syméon étaient disposés du pain blanc, des tartes, du pâté de viande, du poisson, des vins variés, des crêpes, des sucreries et absolument toutes les gourmandises du monde, dons de Dieu. Après le repas, Syméon dit : «Prenez-en, humbles gens, et pour vos femmes. Et si, désormais, vous ne menez pas une vie de débauche, sachez que ce pain ne manquera pas dans vos maisons jusqu'à ma mort.» Après leur départ, ces gens se dirent : «Observons pendant une semaine, et si le pain ne manque pas, nous cesserons vraiment de fréquenter les ordures.» Et comme ils virent que le pain ne manquait pas, bien qu'ils en mangassent chaque jour, ils renoncèrent au mal, et trois d'entre eux devinrent même moines, inspirés par l'exemple du fou. En vérité, jusqu'à la mort de Syméon, ils ne purent raconter à personne ce qui leur était arrivé.

Dans un ouvrage consacré à Syméon, il convient de mentionner le miracle qu'il accomplit pour un muletier malheureux, mais très respecté. Cet homme, miséricordieux, était tombé dans la pauvreté par le malheur. Un jour, alors qu'il partait acheter du vin pour sa famille et pour en vendre, le Bienheureux le rencontra et lui dit : «Où vas-tu, insensé ?» Ces mots lui brûlaient les lèvres. Le muletier répondit : «Pour du vin, imbécile !» Abba Syméon lui dit : «Apporte de la menthe au retour.» Considérant cette rencontre comme un mauvais présage, le muletier se dit avant le départ : «Qui diable m'a envoyé cet abba ce matin avec son "apporte-moi de la menthe" ? Vraiment, le vin sera un désastre : soit il tournera, soit il se passera autre chose.» Sur le chemin du retour, après avoir acheté du très bon vin, il oublia la menthe dans sa joie. L'abba l'interpella à la porte et lui dit : «Eh bien, pauvre fou, comment vas-tu ? Où est la menthe ?» Le muletier répondit : «Vraiment, je l'avais oubliée, humble homme.» L'abba sourit et dit : «Va, tout est en ordre.» Et ainsi, lorsque le muletier commença à décharger les outres, le vin était si fort qu'on aurait pu en mourir à son odeur. Alors il comprit que l'abba insensé avait agi ainsi et se mit à dire : «C'est vraiment ma punition pour la menthe !» Le bouvier courut vers Syméon et, arrivé à sa hauteur, se mit à le supplier (il disait que Syméon, tel un magicien, trompait ses yeux) : «Corrige ta faute, insensé !» Syméon lui demanda : «Qu'ai-je fait, au juste ?» Le bouvier répondit : «J'ai acheté un excellent vin, et au bout de deux heures, il est devenu du vinaigre.» Syméon lui dit alors : «Va, va, ne te laisse pas abattre. Cette année, ouvre une auberge, et ton commerce prospérera.» Car le vieil homme avait souhaité et prié pour que le travail du bouvier soit béni à cause de sa compassion, mais Syméon ne voulait pas faire le bien ouvertement et agissait plutôt avec moquerie. Le bouvier s'humilia et dit : «Béni soit le Seigneur, j'ouvrirai une auberge.» Il ouvrit l'auberge, et Dieu le bénit, mais fit en sorte que le bouvier, au lieu d'être reconnaissant envers Syméon, se mette en colère, ignorant comment le saint l'avait aidé. Tout cela parce que Dieu avait dissimulé les intentions d'abba Syméon.

Un jour, un notable de la ville tomba malade (le saint avait coutume de lui rendre visite et d'y jouer toutes sortes de tours). À l'article de la mort, cet homme rêva qu'il jouait aux dés avec un Éthiopien. Cet Éthiopien n'était autre que la mort elle-même. Aussi, quand vint, selon lui, son tour de lancer les dés, il lui fallait obtenir trois six pour ne pas perdre. Il rêva aussi qu'abba Syméon

venait lui dire : «Alors, imbécile, quoi de neuf ? Ce nègre va sûrement te battre. Mais promets-moi de ne plus tromper ta femme, et je lancerai les dés pour toi, et le nègre perdra.» «J'ai juré», dit l'homme, «et l'abba m'a pris les dés, et il a eu trois six.» Le malade s'était à peine réveillé que le fou saint vint et lui dit : «Malin, fou, tu as eu trois six, mais si tu romps ton serment, ce maudit t'étranglera.» Et, après s'être moqué de lui et de tous les occupants de la maison, le fou s'enfuit.

Dans le refuge de cet homme véritablement sage, il n'y avait rien de bon (le refuge ne lui servait que pour dormir, ou plutôt, pour veiller toute la nuit), si ce n'est un fagot de branchages. Souvent, toute la nuit jusqu'à l'aube, il pria et arrosait le sol de ses larmes, et le matin, il sortait et se faisait une couronne de branches d'olivier ou d'herbes, la posait sur sa tête et dansait avec une branche à la main, en criant : «Victoire à l'empereur et à la ville !», désignant par là l'âme, et par l'empereur, l'esprit.

Le saint demanda à Dieu que ses cheveux et sa barbe ne poussent pas longs; craignant quand Syméon se coupait les cheveux, personne ne se doutait qu'il feignait la folie. C'est pourquoi, durant toute sa vie, personne ne le vit jamais se laisser pousser les cheveux ni les couper.

Ce n'est qu'avec le vénérable diacre Jean que Syméon avait souvent des conversations édifiantes, mais celui-ci le menaçait d'un terrible châtement à venir s'il révélait son secret. À ce Jean, après lui avoir raconté toute sa vie, c'est-à-dire deux jours avant son départ, Syméon dit : «Aujourd'hui, j'ai rendu visite à mon frère Jean et j'ai constaté que, par la volonté de Dieu, il avait atteint une grande perfection. Et je m'en suis réjoui. Car je l'ai vu porter une couronne sur laquelle était inscrit : "La couronne de la force de l'ermite". Et lui, le bienheureux, m'a dit : "À ton arrivée, j'ai vu un homme qui t'a dit : "Va, va, insensé, pour être honoré non pas d'une seule couronne, mais de plusieurs pour les âmes que tu m'as amenées."» Il me semble, vénérable archidiacre, que mon frère n'a rien vu de tel, mais a voulu me plaire : quelle récompense mérite un insensé ?» Syméon ajoute : «Je vous en prie, diacre, ne négligez pas, comme cela s'est déjà produit, une seule âme humaine, surtout les moines et les pauvres. Car l'amour sait que parmi les pauvres, et surtout les aveugles, il y a des personnes comme le soleil, rayonnant de leur humilité et de leur souffrance. Combien de villageois j'ai vus venir en ville pour communier, plus purs que l'or, tant leur simplicité et leur innocence étaient grandes, et ils mangeaient leur pain à la sueur de leur front ! Mais ne me reprochez pas, maître, ce que je dis. Car l'amour que j'ai pour vous m'a contraint à vous confier toute la misère de ma vie. Sachez que bientôt le Seigneur vous emportera vous aussi. Mais, autant que vos forces vous le permettent, veillez sur votre âme, afin de passer sains et saufs devant les seigneurs des ténèbres qui rôdent dans ce monde. Car le Seigneur sait que je suis très inquiet et angoissé jusqu'à mon passage. Car c'est le jour de détresse dont ont parlé l'Apôtre et David. C'est pourquoi, mon enfant et frère Jean, je vous en prie, dans la mesure où vous en avez la force, et même au-delà de vos forces, aimez votre prochain avec miséricorde. Cette vertu, plus que toute autre, nous sera alors utile. Car il est dit : «Heureux celui qui pense aux pauvres et aux nécessiteux ! Au jour de la détresse, le Seigneur le délivrera.» Et moi aussi, je vous le demande : n'approchez jamais de la sainte table avec de l'inimitié envers quiconque dans votre cœur; que votre iniquité ne rende pas les autres indignes de la descente du saint Esprit sur eux.» Il dit cela et bien plus encore à Jean, mais lui ordonna de ne rien dire à personne, car tous ne les accueilleraient pas avec foi : «Console-toi en disant ceci : dans trois jours, le Seigneur prendra auprès de lui Jean, son frère, ce simple fou et ce vénérable homme. Car, au moment de partir, je lui dis : «Frère, allons-y, car le moment est venu.» Deux jours plus tard, entre dans mon refuge et vois ce que tu y vois : je veux que tu te souviennes de l'insensé humble et pécheur. Après lui avoir dit cela et bien d'autres choses, il se retira dans son refuge.

Maintenant, mes bien-aimés, il est temps de vous raconter la mort étrange de Syméon, ou plutôt son repos éternel. En vérité, sa mort est très édifiante et plus merveilleuse encore que ce que nous avons déjà relaté, car elle est le sceau et le témoignage de son accomplissement et la confirmation de sa vie irréprochable. Lorsque le grand homme sentit l'approche de l'heure destinée à tous, ne désirant pas recevoir l'honneur dû aux hommes même après la mort, que fit-il ? Se glissant sous un fagot de branchages déposé dans son sanctuaire, il rendit l'esprit en songe au Seigneur, en paix. Ceux qui le connaissaient, ne l'ayant pas vu depuis deux jours, dirent : «Allons voir si l'insensé est tombé malade.» Arrivés sur place, ils le trouvèrent mort sous le fagot de branchages. Alors ils dirent : «Au moins, maintenant, on comprendra que le père n'était pas dans son droit.» Après tout, telle est sa mort. Deux hommes emportèrent le saint sans le laver, sans hymnes, sans bougies ni encens, et s'apprêtaient à l'enterrer dans un cimetière pour étrangers.

Alors que ceux qui portaient sa dépouille passaient devant la maison du souffleur de verre juif, que Syméon, comme nous l'avons dit précédemment, avait converti au christianisme, ce dernier entendit des chants indicibles, les voix d'une foule plus grande que toute l'humanité. Saisi d'une soudaine révélation, il regarda par la fenêtre et ne vit que deux personnes portant la précieuse dépouille du saint. Alors celui qui avait entendu le chant merveilleux dit : «Heureux es-tu, insensé, car ce ne sont pas les hommes qui chantent pour toi, mais les puissances célestes qui t'ont honoré de leurs hymnes.» Aussitôt, il sortit et enterra Syméon de ses propres mains. Le souffleur de verre raconta alors à tous les hymnes angéliques qu'il avait entendus. Le vénérable diacre Jean l'apprit et courut avec la foule jusqu'à la tombe du saint pour prendre sa précieuse dépouille, la disposer dignement et la confier à la terre. Mais lorsqu'il ouvrit le cercueil, il n'y trouva pas le corps du défunt. Le Seigneur, pour glorifier Syméon, l'enleva. Alors, tous semblèrent se réveiller et se mirent à raconter les miracles que le saint avait accomplis pour chacun d'eux; ils comprirent qu'il s'était comporté comme un fou pour la cause de Dieu.

Amoureux du Christ, telle est la vie et les œuvres de ce merveilleux Syméon. Ses exploits prodigieux sont relatés ici – quelques-uns parmi tant d'autres : ses exploits demeuraient véritablement cachés et agréables à Dieu, et, inconnus de tous, furent révélés à tous de façon inattendue. Voici le Lot renouvelé ! Tel qu'il fut à Sodome, ainsi celui-ci, méconnu de tous, vécut en ce monde. Nous nous sommes efforcés de consigner ses miracles et ses exploits glorieux, selon nos moyens limités, et, de plus, nous en avons fait un bref récit, car à cette époque, nous ignorions encore de nombreux détails de cette merveilleuse tradition. Honorer le saint par des louanges est au-delà de notre pouvoir : c'est le rôle de ceux qui peuvent rivaliser avec ses exploits par la parole. Car quelles paroles pourraient louer celui qui est honoré au-delà de toute parole ? Quelles lèvres de chair pourraient glorifier celui qui, dans la chair, était incorporel ? Quelle sagesse pourrait exalter celui qui surpassait toute sagesse et toute intelligence par sa folie agréable à Dieu ? En vérité, l'homme regarde aux apparences, mais le Seigneur regarde au cœur. En vérité, Dieu voit différemment de l'homme. En vérité, nul ne peut comprendre les œuvres humaines, si ce n'est l'esprit humain. En vérité, amis du Christ, ne jugeons personne jusqu'à ce que le temps vienne, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui éclairera tous les hommes. Qui, amis du Christ, dirait que Judas était avec les disciples de corps, mais avec les Juifs de cœur ? Qui dirait que Rahab, qui à Jéricho s'est livrée à la fornication de corps, appartenait au Seigneur de tout son âme ? Qui aurait cru que Lazare, mendiant souffrant de ses plaies, était jugé digne d'une grande félicité au sein d'Abraham ? Souvenons-nous de cela, bien-aimés, et gardons aussi à l'esprit ce bon conseil : ne regardez qu'à vous-mêmes, et non à vos voisins, non à ceux qui vous entourent, mais seulement à vous-mêmes, car chacun portera sa propre charge et recevra sa récompense du Christ, le Roi céleste, dont la gloire et la puissance sont auprès du Père et du saint Esprit pour les siècles des siècles. Amen.

Syméon, surnommé le Fou à cause du Christ, qui mena une vie angélique et merveilleuse sur terre, s'est endormi dans le Seigneur le 21 juillet. Après avoir resplendi par des œuvres agréables à son Dieu et avoir émerveillé les puissances angéliques par ses miracles, il se tint devant le trône de Dieu, le Père de Lumière, et le glorifie sans cesse parmi les armées célestes. Que le Seigneur nous accorde le même héritage et le même honneur qu'à Syméon, avec tous les saints, dans son royaume éternel, car sa gloire est à jamais. Amen.